PQ 2390
.S5 M6
1845
Copy 1

LIBRARY OF CONGRESS.

Chap. PQ2390

Shelf .S6M6

1845

UNITED STATES OF AMERICA.

MAURICE ROBERT.

IMP. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, 8.

MAURICE

ROBERT

PAR

Mme la Comtesse Dash.

Bruxelles.

SOCIÉTÉ DELGE DE LIBRAIRIE
Hauman et Ce.

1843

PQ2390
.S5M6
1845

A M. B. A.

Vous m'avez souvent demandé, mon ami, de vous raconter un des mille événements dont j'ai été témoin dans ma longue vie. Je vous l'avais promis; je n'oubliais pas, à mon âge on n'oublie plus, mais je mettais une sorte de coquetterie à choisir un sujet qui vous fût agréable. Voici une aventure arrivée sous mes yeux, dont je garantis l'authenticité, dont je pourrais fournir des preuves si on me les demandait. J'ai connu les deux acteurs principaux de ce récit. Bien des gens pourront peut-être retrouver leurs véritables noms.

Ces existences, incompréhensibles dans le siècle où nous sommes, ont exercé bien des

imaginations. Chacun a voulu percer ce mystère impénétrable pour tous. Le hasard m'a mise à même d'en apprendre les détails, et je les ai retenus afin de vous les écrire. Il est inouï que deux hommes aient vécu ainsi dans la société la plus distinguée de Paris, dans l'intimité entière de plusieurs familles très-honorables, et qu'ils aient disparu comme des météores sans qu'on puisse connaître ni leur commencement ni leur fin.

Attendez-vous donc à des choses étranges, à des labyrinthes sans issues apparentes. Je ne sais pas si j'aurai réussi à vous intéresser, mais je vous assure que beaucoup de femmes de ma connaissance ont écouté cette histoire comme on écoute un conte de revenant.

I

LA CHAMBRE BLEUE.

Par un soir du mois de janvier 1775, la pluie tombait à torrents, et tous les éléments semblaient déchaînés à la fois. Les rameaux desséchés s'entre-choquaient avec bruit, la nuit était si sombre qu'on ne distinguait point à deux pas devant soi. A la fenêtre d'un château situé près de la grande route de Paris à La Ferté-sous-Jouarre se tenait une femme enveloppée de coiffes qu'elle ramenait sans cesse sur son visage et qu'elle retenait à peine, tant la bise était aiguë. De minute en minute elle se

retournait pour dire quelques mots de tendresse à une jeune personne couchée sur un sofa et paraissant souffrir d'horribles douleurs.

« Calmez-vous, madame la comtesse, n'ayez aucune crainte, monseigneur va venir et il amènera le médecin. Votre lettre lui est parvenue ce matin, il doit être maintenant bien près d'ici.

— Non, Babet, non. Je ne sais quel pressentiment me dit que je suis perdue. Je sens un frisson glacial comme à l'approche de la mort. Il y a quelque malheur d'arrivé. Lequel? je l'ignore, mais il y en a un. Ferme cette fenêtre et viens près de moi, je suis glacée. »

Babet obéit, ferma la croisée et rentra dans l'appartement.

C'était une pièce de vingt pieds carrés, avec des embrasures si profondes qu'on y eût pu faire un cabinet. Les murailles, tendues en lampas de la Chine bleu de ciel et blanc, avaient quelque chose de coquet, peu en harmonie avec le reste de l'édifice. De longs glands de soie pendaient autour du plafond et supportaient mille curiosités, telles que des œufs d'autruche, des oiseaux empaillés, des objets d'art. Une grande pendule dorée garnissait la cheminée, et les figures bizarres qu'elle représentait formaient un contraste frappant avec les Amours qui balançaient des cassolettes de chaque côté de l'horloge. De superbes candélabres à fleurs de lis, ornés de rocailles,

terminaient cet ensemble. Chacun des quatre panneaux était couvert par des portraits, excepté celui où se trouvait le lit, dont le baldaquin à plumes remplissait un côté de la chambre ; tout enfin dans ce lieu isolé offrait un luxe bien rare à la campagne, même chez les gens les plus riches. Il est reçu qu'à la campagne on peut être mal à son aise sans avoir à s'en plaindre.

L'objet le plus remarquable était un grand crucifix d'ivoire posé sur du velours brun et placé dans le fond de l'alcôve. La quantité de chapelets, de médailles et de fleurs sèches qui l'entouraient indiquait une dévotion confiante et attentive. De temps en temps la malade levait les yeux vers le Christ en s'écriant :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi ! »

La femme de chambre venait de s'asseoir en face de sa maîtresse. Évidemment, il existait entre ces deux personnes une intimité qui n'excluait pas le respect peut-être, mais qui avait considérablement diminué la distance. La servante regardait la jeune femme avec une affection intelligente et une pitié pleine de tendresse.

« Vous souffrez bien ! lui dit-elle.

— Je me meurs, répondit la comtesse, et s'ils ne se hâtent pas, ils arriveront trop tard.

— Ne parlez point ainsi. Votre état est une chose naturelle. Il faut malheureusement acheter par de

grandes douleurs le bonheur d'être mère. Mais, que de joies, que de dédommagements vous trouverez dans ce nouveau devoir !

— Je serai mère, cela est vrai, Babet, et un si beau titre devrait suffire à mes désirs. Pourtant, je ne partage pas tes espérances. S'il m'était permis d'élever mon enfant, si je pouvais, aux yeux de tous, me parer de ses grâces et de ses progrès, oh ! je souffrirais sans me plaindre. Mais, hélas ! il me faudra cacher sa naissance, cacher sa vie, car je rougirais de l'avouer ; il me faudra dissimuler mes sentiments et mes craintes, il me faudra trembler devant les regards du monde, devant ceux de ma famille, tromper, tromper toujours ! Et malheureusement, je ne puis tromper ni Dieu ni ma conscience !

— Vous savez, madame la comtesse, ce que monseigneur vous a promis ; vous savez que votre enfant aura un nom digne de vous. La destinée la plus brillante l'attend, il parviendra aux plus grands honneurs et vous serez heureuse et fière alors de lui avoir donné la vie.

— Cela est possible ; Babet, il sera riche, il sera puissant, mais il n'aura pas de famille.

— Laissez faire au temps, madame, il viendra une époque où bien des obstacles s'aplaniront, et alors !...

— Sans doute, mais d'ici là que de larmes ! Songe

donc, Babet, qu'après le supplice que j'endure aujourd'hui, il y a une récompense pour toutes les mères, le sourire de leur enfant. Et moi on va m'enlever le mien. Je le reverrai plus tard sans doute ; mais à son aspect peut-être il faudra rester froide et indifférente, afin de n'apprendre ni à lui ni à d'autres le secret de sa naissance.

— Je crois, madame, que vous exagérez vos craintes et...

— Non, Babet. Et le comte, ne le connais-tu pas ?

— Oh ! madame, ne vous livrez point à ces tristes pensées ; vous allez vous faire du mal.

— Dix heures ! ils ne viennent pas ! ils arriveront trop tard, je serai morte avant. Babet, Babet, au nom du ciel, va au-devant d'eux. Ces tortures sont au-dessus de mes forces.

— En allant au-devant d'eux les ferai-je venir, madame? De la patience, du courage ! Monseigneur a promis, il ne manquera pas à sa promesse.

— Qu'il se hâte donc ! murmura la jeune femme en se laissant retomber sur le sofa, car je succombe à tant d'alarmes !

— Écoutez, écoutez, madame la comtesse, s'écria Babet, j'entends un carrosse ; les voilà ! ce sont eux ! »

La malade ne répondit pas, elle avait perdu connaissance. La femme de chambre, mortellement

inquiète, ne se dissimulait pas le danger de sa position; elle allait sans cesse de sa maîtresse à la fenêtre, prêtant l'oreille au moindre bruit.

« Je m'étais trompée, pensa-t-elle, ce ne sont point eux. Et qui se hasarderait à voyager par un temps semblable? Seigneur, venez à notre aide! »

Enfin, après plus de trois heures d'angoisse, un roulement lointain arriva jusqu'à elle. Babet se précipita vers la croisée, l'oreille tendue et cherchant à deviner au milieu des sifflements du vent et de la pluie le mouvement si désiré. Il approchait avec lenteur, mais elle en était sûre maintenant, le secours arrivait. Elle remercia Dieu en elle-même et elle baisa respectueusement la main de sa maîtresse.

« Madame, dit-elle, voici le médecin. N'oubliez pas la recommandation de monseigneur; permettez-moi de mettre votre masque. »

La comtesse ne s'y opposa pas, elle était hors d'état de comprendre. La suivante la quitta pour descendre un escalier dérobé, conduisant du cabinet de toilette dans le parc. Malgré sa lanterne, le vent souffla sa lumière, et ce fut en tâtonnant qu'elle arriva à une petite porte située dans le mur à peu de distance.

On y frappa cinq coups avec des intervalles, elle ouvrit.

« C'est monseigneur, dit-elle à voix basse. Au nom

du ciel, pressons-nous, madame la comtesse est au plus mal. »

Deux hommes entrèrent, suivis d'un laquais enveloppé comme eux dans un manteau. Une femme était avec eux. Le carrosse resta sur la route, caché derrière les grands arbres. Ils marchaient en silence et avec peine dans l'obscurité. De temps en temps, Babet les avertissait des obstacles de la route et du chemin qu'il fallait prendre. La pluie redoublait de violence, et le froid était insupportable. Arrivée au bas de l'escalier, la femme de chambre se retourna :

« Si monseigneur veut ordonner à son laquais de m'attendre ici, je le conduirai ensuite à la cuisine pour le faire sécher devant le feu. Nous allons monter d'abord chez madame la comtesse. »

L'étranger dit quelques mots d'une voix si basse qu'il était presque impossible de l'entendre; le domestique resta dans le vestibule, et le médecin accompagna Babet avec la femme et l'autre personnage.

Dans le cabinet elle retrouva de la lumière et resta stupéfaite en se voyant en face d'un homme masqué, dont la taille n'offrait aucun rapport avec celle du prince qu'elle attendait, et qui menait par la main un autre homme, vêtu de noir, ayant un bandeau sur les yeux.

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle effrayée, ce n'est pas monseigneur ! »

L'inconnu ôta de son doigt une bague qu'il lui présenta avec une lettre, sans prononcer une parole. Elle reconnut l'anneau, elle regarda l'écriture de la lettre, et ses inquiétudes se calmèrent.

« Que dois-je faire? » demanda-t-elle.

L'homme mystérieux lui montra le billet en lui faisant signe de le lire. Le billet en renfermait un autre adressé à la comtesse. Quant à celui qui était pour Babet, voici ce qu'il contenait :

« Je ne puis aller moi-même, j'envoie un homme « de confiance. Évitez que le médecin voie le visage « de personne. Ne parlez de rien, pas même à mon « intendant; il ne sait que juste ce qu'il doit sa- « voir, et il a ordre de ne faire aucune question. « Remettez-lui l'enfant aussitôt sa naissance ; il a « reçu des instructions à cet effet. Ayez bien soin « de la mère, je vous la recommande comme ma « vie. « Louis. »

« Je vais donc introduire le docteur, continua Babet; quant à vous, monsieur, restez ici. »

Elle établit l'intendant au coin de la cheminée et voulut le débarrasser de son manteau. Il fit signe qu'il désirait le garder, tout mouillé qu'il était, et rabattant son chapeau sur ses yeux, il parut réfléchir profondément. Un cri de la comtesse appela Babet et le médecin dans sa chambre.

« Venez à moi, Louis ! s'écria-t-elle en apercevant le docteur ; venez, que j'expire dans vos bras, et prenez soin de notre enfant.

— Otez-moi mon bandeau, interrompit le médecin ; cette dame a besoin de mes secours. »

Babet obéit.

« Où est monseigneur ? dit la comtesse d'une voix éteinte.

— Dans la chambre à côté, et il désire ne pas entrer, à moins que vous ne l'exigiez absolument, répliqua le médecin en faisant un signe à Babet.

— Qu'il en soit selon son bon plaisir, je sais qu'il est là, cela me suffit. »

Babet sortit un instant de la chambre et fut remplacée par la femme étrangère.

« Madame, dit le médecin très-vite et très-bas, répondez à une question : Puis-je vous être utile en sortant d'ici ? Êtes-vous libre ? Ne subissez-vous aucune contrainte ?

— Aucune, monsieur, je vous le jure, et je vous remercie de votre sollicitude. Puisqu'*il* est là, je n'ai rien à craindre. »

La nourrice s'approcha, car c'était elle, et la conversation déjà brisée par les douleurs de la comtesse, fut interrompue tout à fait. Quelques heures après elle était mère. Elle ne vit pas emporter son enfant, tant elle était faible ; elle le demanda aussitôt qu'elle eut repris connaissance. Le médecin lui

promit de le lui montrer plus tard, si elle voulait consentir à se calmer et à prendre la potion qu'il venait de lui offrir.

« Il me le présentera lui-même, n'est-il pas vrai? Eh bien! pour ce moment de bonheur je me soumettrai à vos ordonnances, monsieur, mais ne me faites pas trop attendre. »

Elle était d'une si grande faiblesse que le médecin ne la croyait pas dans le cas de supporter la plus petite émotion.

« Ai-je un fils, docteur? demanda-t-elle.

— Monseigneur vous en instruira lui-même, madame. Un peu de patience.

— C'est juste, il faut bien lui laisser ce plaisir. »

En ce moment, l'homme resté dans la pièce voisine entr'ouvrit la porte et fit signe au docteur de venir à lui.

« Monsieur, dit-il, cette femme peut-elle se passer de vous?

— Cela est difficile, monsieur : elle est bien faible.

— Y a-t-il du danger à la quitter à présent?

— Du danger? Non, pas précisément, mais elle demande de grands soins.

— N'importe! en donnant vos instructions à sa femme de chambre, il n'y a rien à craindre. Vous allez me suivre avec l'enfant, nous le conduirons à

sa destination, et si plus tard la mère a besoin de vous, on vous ramènera. »

Le médecin essaya quelques observations inutiles ; l'inconnu les combattit toutes et y mit un terme par un ordre positif d'appeler Babet, occupée en bas, et qui n'avait pas vu le nouveau-né, la nourrice l'habillait près de la cheminée. Lorsque la femme de chambre remonta, l'enfant était déjà caché sous le manteau de l'inconnu. Rien ne fut comparable à l'étonnement de la jeune domestique lorsqu'elle apprit les dispositions qu'on venait de prendre.

« Et ma pauvre maîtresse, dit-elle au docteur, ne va-t-elle pas embrasser au moins une fois ce cher ange avant de s'en séparer?

— Tels sont les ordres de monseigneur, mademoiselle, répondit le médecin, c'est du moins ce que vient de m'assurer cet homme. Je ne saurais m'y opposer, car je ne crois pas madame dans le cas de supporter cette émotion ; il vaut mieux lui donner le temps de se remettre un peu. C'est sans doute là la raison de ce prompt départ.

— Sans doute ! répondit Babet en soupirant. Et la prudence ne permet pas de garder ici cet enfant plus longtemps. Si les gens de la maison entendaient ses cris, tout serait perdu. Mais ne puis-je le voir au moins? »

Pendant qu'elle parlait, la nourrice et le docteur avaient déjà fait quelques pas pour sortir. Babet

les suivait du regard, le cœur triste et les yeux en pleurs.

« Hélas ! pauvre créature ! murmura-t-elle, verras-tu jamais ta mère? »

Elle rentra dans la chambre de la comtesse après avoir composé son visage.

« Eh bien, Babet, dit-elle, vont-ils venir?

— Bientôt, madame, encore un instant.

— Oh ! que je suis impatiente de leur vue ! Mon enfant ! Louis. C'est trop de bonheur à la fois, j'y succomberai.

— Voilà pourquoi on le retarde, madame la comtesse, reposez-vous bien !

— Prie Dieu pour moi, Babet, il m'a pardonné peut-être, puisqu'il m'a protégée !

— Oui, madame, et puisse-t-il vous protéger encore ! »

Comme elle disait ces mots, un bruit de pas se fit entendre dans la chambre à côté; Babet y courut : c'était l'inconnu.

« Otez-vous, dit-il brusquement, et laissez-moi passer. »

Et, s'approchant de la comtesse, il jeta son masque; la comtesse le regarda et poussa un cri d'horreur.

« Oui, c'est moi, continua-t-il en lui serrant fortement la main; je sais tout, et je n'ai qu'une punition à vous infliger. Vous ne connaîtrez jamais votre

enfant ; vous ne saurez jamais si vous avez un fils ou une fille ; quant à votre séducteur vous ne le reverrez jamais. »

La comtesse s'évanouit.

II

LES PRÉTENDUS.

Vers la fin de 1800, deux jeunes gens parcouraient la place Bellecour, à Lyon. Ils portaient le costume des *incroyables* de l'époque ; l'un d'eux surtout y avait mis toute l'exagération possible, et rien n'était plus parfaitement ridicule. Ils semblaient très-occupés de leur conversation et ils paraissaient craindre d'être entendus, car ils se tenaient obstinément au milieu de la place, éloignés des autres promeneurs et regardant sans cesse s'ils n'étaient pas suivis.

« Nous avons l'air de conspirateurs, dit le plus jeune, et nous serons bien heureux si on ne nous accuse pas de méditer la perte de la république une et indivisible. Songe que nous sommes des émigrés amnistiés par la clémence du peuple français, et que nous avons juré soumission au gouvernement.

— Et nous tiendrons ce serment. Je suis si fatigué de courir le monde, de vendre des images et surtout de me battre contre des gens qui parlent notre langue, que je me soumettrai à ce qu'on voudra.

— D'ailleurs, ce régime-ci n'est pas cruel, on ne nous tourmente plus; le premier consul ne souffre plus de désordre; il y a moyen de vivre en repos; c'est tout ce que nous pouvons demander. Je ne serais pas fâché néanmoins qu'on me rendît quelque portion de ma fortune, seulement ce qu'il en faut pour ne pas mourir de faim.

— Mon cher, tu as une ambition sans bornes. Depuis que nous avons remis le pied en France, tu reprends tes airs de fierté, fort ridicules pour des gens qui n'ont pas le sou. Tu es savant, c'est un honneur que je t'envie, car tu peux te mettre gouverneur dans quelque bonne maison du nouveau régime. On y sera très-fier de commander au comte Frédéric de Servoise, et l'on aura pour toi tous les égards possibles; au lieu de cela, moi, je me suis mis dans le commerce, métier pour lequel un gentilhomme n'a jamais de dispositions; heureusement

mon nom roturier s'allie parfaitement avec ma nouvelle profession, et personne ne demande pourquoi M. Maurice Robert vend de la passementerie.

— Il n'en est pas moins vrai que tu as fort mauvaise grâce dans ton nouveau métier, et Mlle de Carvel n'y figurerait pas mieux que toi, je te le jure.

— Puisque tu me parles d'elle, Frédéric, veux-tu que nous en causions?

— Tant qu'il te plaira.

— Tu l'aimes, n'est-il pas vrai?

— Certainement je l'aime; pourquoi pas? tu l'aimes bien, toi.

— C'est justement à cela que je faisais allusion; nous sommes de singuliers rivaux!

— C'est que nous ne pouvons jamais cesser d'être amis.

— Écoute-moi donc, et tu verras ensuite ce que tu auras à faire. Si nous n'étions pas ce que nous sommes l'un pour l'autre, je te dirais : Chacun pour soi et Dieu pour tous! Mais nous avons couru les mêmes périls, habité la même tente, nous ne nous sommes pas quittés depuis les bancs du collége, où tu as appris ce que je ne sais pas. Ton cœur est plein de tendresse et de dévouement, tu aimes Mlle de Carvel, et cependant si tu la perdais, tu t'en consolerais avec tes livres, tes vieilles médailles et tes statues. Moi j'ai placé dans cette jeune fille tout ce que j'ai d'amour dans l'âme, tout ce que j'ai d'espé-

rance dans l'avenir. Je ne vivrais pas sans elle, ou du moins je vivrais malheureux.

— Alors, mon cher Maurice, je vais partir et tu seras libre de l'épouser.

— Non pas; ce n'est point là ce que je veux. Mlle de Carvel a le droit de choisir son mari. Nous nous présenterons ensemble et franchement. Nos fortunes sont égales, nous n'avons rien. Nos positions se ressemblent. Il s'agit donc de savoir lequel de nous deux aura le bonheur de lui plaire, et nous ne pourrons l'apprendre que d'elle seule. Dès aujourd'hui parle à sa mère. Je te laisse l'avantage de l'initiative. Si tu es accepté, ce sera moi qui quitterai Lyon sur-le-champ; si on te refuse, j'aurai peut-être meilleure chance. Dans tous les cas, Frédéric, il faut nous donner ici notre parole d'honneur de nous soumettre sans murmurer à l'arrêt prononcé par elle, et de ne pas oublier l'amitié que nous nous sommes jurée depuis l'enfance, quand même l'un de nous deux détruirait le bonheur de l'autre.

— Je te promets, mon cher Maurice, que rien au monde n'y portera atteinte. Maintenant, veux-tu savoir mon opinion sur tout ceci?

— Sans doute.

— C'est qu'on nous refusera tous les deux. Tout savant que je suis, j'y vois clair avec ma vue basse et mes distractions. Mlle de Carvel aime quelqu'un, je ne sais qui; mais il m'est démontré que l'état

chancelant de sa santé ne tient pas à autre chose. Elle se meurt d'amour et de chagrin.

— Hélas ! je n'y ai que trop souvent pensé ! C'est peut-être toi qu'elle préfère.

— C'est plutôt toi.

— Moi !

— Et pourquoi non ? Que te manque-t-il ?

— Je n'en sais rien ; mais il me manque tout, si je ne suis pas aimé.

— Pauvre garçon ! Je ne connais guère cette manière d'aimer. Je finirais par oublier ma flamme avec Horace ou Tacite.

— Il est sept heures, mon ami, nous arriverons à temps chez M^me^ de Carvel. Partons. Dans la soirée, tu trouveras l'occasion de parler à M^lle^ Amaranthe ; si elle t'autorise à demander sa main, nous ne nous reverrons de longtemps, jamais sans doute, mais je t'aimerai toute ma vie.

— Ce solennel adieu m'attendrirait si je n'étais pas certain qu'il n'aura point de suite. »

En parlant de la sorte, les deux jeunes gens se dirigeaient vers la maison occupée par la famille de Carvel. A cette époque où la France commençait à reprendre un peu de confiance dans son gouvernement, la société se réformait aussi. Toutefois, en province, les réunions se tenaient encore à huis clos dans un certain monde. On n'osait pas attirer l'attention et on se gardait de tout éclat, sur-

tout dans les familles qui avaient souffert de la révolution. Le salon de Mme de Carvel rassemblait les débris de la société lyonnaise, ce qui avait échappé aux massacres du siége et à l'émigration. Les deux jeunes gens trouvèrent une douzaine de personnes autour d'une table de reversis. Mlle de Carvel, assise près de la fenêtre, travaillait à un ouvrage de femme et semblait étrangère à ce qui l'entourait.

Après les premiers compliments, Maurice dit à Frédéric :

« Le moment est favorable ; elle est seule. Va. Un peu de courage.

— Allons ! tu le veux? j'en aurai. »

Amaranthe était une charmante fille de vingt-quatre ans. Son beau visage avait une expression fière et douce tout à la fois. Sa taille haute et bien prise, l'excessive délicatesse de ses extrémités, la rendaient un type parfait de distinction et d'élégance. Ses cheveux, relevés à la grecque, selon la mode du temps, encadraient admirablement sa tête. Elle portait un costume très-simple, et s'enveloppait d'une espèce de mante noire qu'elle ne quittait jamais, à cause de son état de souffrance. Pâle et frêle comme une fleur d'hiver, elle inspirait une sorte de pitié tendre et un respect involontaire. Son caractère et son esprit se ressentaient de ses dispositions physiques, et peut-être aussi d'un chagrin secret, dont les racines étaient cachées dans son cœur.

En s'approchant d'elle, Frédéric, embarrassé de sa contenance, commença par louer sa broderie. Elle le remercia froidement et sans lever les yeux. Après ce début peu encourageant la conversation fut interrompue. Mlle de Carvel ne fit aucun effort pour la continuer et retomba dans sa rêverie.

« Mademoiselle, reprit enfin M. de Servoise, j'ai une grâce à vous demander.

— A moi, monsieur ?

— Oui, mademoiselle, et plus cette grâce est importante, plus je tremble de la voir refuser.

— Si je puis vous être utile, M. de Servoise, j'en serai charmée. Vous êtes un ami de ma famille, vous avez été malheureux. L'êtes-vous encore, et m'est-il possible d'y remédier ? Parlez.

— Vous êtes belle, vous êtes bonne, vous avez mille vertus, je me trouve très-indigne de vous, mais je vous aime, voulez-vous me permetre de vous demander à vos parents ? »

En entendant ces mots Mlle de Carvel pâlit, et son aiguille trembla entre ses doigts. Elle ne releva pas la tête d'abord ; ce ne fut que lorsque la première émotion fut passée, qu'elle regarda Frédéric pendant quelques instants sans rien dire ; puis elle essuya une larme qui lui vint aux yeux.

« Vous me faites bien de l'honneur, monsieur, murmura-t-elle enfin, et ce serait mal reconnaître votre franchise que d'en manquer avec vous. Je

vous remercie mille fois de votre proposition, mais je ne saurais l'accepter, car j'ai déjà donné toutes mes affections. »

M. de Servoise s'attendait à cette réponse, cependant elle lui causa une vive douleur.

« Puissiez-vous être heureuse, mademoiselle, ajouta-t-il, et s'il m'est interdit d'y contribuer autrement que par mes vœux, il vous suivront partout, je vous le jure. »

Il la salua profondément et rejoignit le groupe auprès de la table.

« Eh bien? dit Maurice, qui ne le perdait pas de vue.

— Eh bien! mon cher, la moitié de ma prédiction s'est accomplie, je te laisse le soin de la continuer.

— Elle t'a refusé?

— Tout net!

— Et pour quelle raison?

— Celle que j'avais devinée : son cœur n'est plus libre.

— Elle ne t'a pas dit autre chose?

— Tu comprends à merveille que j'ai eu assez d'explications comme cela, et que je me suis retiré, car pour être savant on n'en est pas moins homme.

— Tu es heureux, Frédéric, d'avoir tant d'empire sur toi-même! Je te connais assez pour ne pas douter de tes regrets, et tu trouves encore la force de plaisanter.

— Il faut de la philosophie en ce monde. J'ai toujours été malheureux, je le serai toute ma vie. Je vais me replonger dans mes vieux livres : je ne les comprends pas toujours, mais cela console. »

Pendant que les deux jeunes gens causaient ainsi à l'écart, une autre conversation s'était établie dans un coin du salon, et, sans s'en douter, ils en fournissaient le sujet.

Maurice Robert était un homme de vingt-cinq ans environ. Il était de grande taille, d'élégante tournure et très-beau de visage. Son air était surtout éminemment distingué et sa physionomie imposante. Il fallait le remarquer, n'importe où il se trouvât. Ses manières n'avaient pas la vivacité de la jeunesse : il était sérieux et réfléchi ; son courage *tranquille*, si je puis m'exprimer ainsi, était cité à l'armée, et on le voyait calme au milieu des balles, comme s'il eût fait une simple promenade. C'était enfin un de ces caractères rares, qui tiennent plus qu'ils ne promettent, sur lesquels on peut compter, parce qu'ils ne s'engagent que suivant leur puissance. S'ils ne plaisent pas au premier abord, ils attachent lorsqu'ils sont appréciés ; ce sont des amis véritables et dévoués, chose qui devient de plus en plus rare par le temps qui court.

Frédéric, au contraire, était d'une nature ouverte et toute en dehors. Franc jusqu'à la brusquerie, spirituel comme un démon, étourdi comme un

écolier, il avait tous les défauts d'un jeune homme sans expérience, réunis à la science, à l'érudition d'un vieillard. Il était si facile de le tromper qu'on n'osait pas en prendre la peine. Sa distraction proverbiale lui donnait une originalité piquante. Il avait une finesse charmante de reparties et d'observations inattendues qui rendaient sa conversation charmante. Son cœur bon et noble, sa générosité excessive, le faisaient chérir de tout le monde. Il avait plus d'amis que Maurice, mais peut-être ne lui étaient-ils pas aussi dévoués. Des yeux brillants et spirituels, une jolie taille, de la grâce et du charme dans les manières en faisaient, sinon un très-bel homme, du moins un homme fort agréable.

M. de Servoise et Maurice n'habitaient Lyon que depuis leur rentrée de l'émigration, mais ils s'étaient liés à l'étranger avec le frère d'Amaranthe, qui les présenta dans sa famille. Ce jour-là un oncle de la jeune fille, de retour d'un long voyage, et qui ne les avait pas encore rencontrés, interrogeait son neveu sur leur compte, ainsi que nous l'avons montré plus haut, au moment même où Frédéric venait de faire sa tentative infructueuse auprès de M^lle^ de Carvel.

« Vous avez donc été dans le même régiment que ces messieurs? disait l'oncle.

— Oui, très-longtemps.

— De quel pays sont-ils?

— M. de Servoise est d'une famille très-connue

en Languedoc. Son père était lieutenant général et cordon rouge.

— Et M. Robert?

— Je n'en sais rien.

— Comment! vous n'en savez rien.

— Non, mon oncle.

— Et vous êtes lié avec lui, et vous l'avez introduit près de votre mère et de votre sœur?

— Sans doute, parce que je connais ses nobles qualités, mais c'est tout ce que je connais de lui.

— Voilà qui est étrange! Apprenez-moi du moins ce que vous en savez.

— Servoise a été au collége à Juilly avec Robert, c'est de lui que je tiens ces détails. En 83, un abbé parlant à peine français amena un enfant de huit ans qui n'entendait que l'allemand; cet enfant, c'était Maurice. L'abbé paya sa pension pour six années et plus. Quant au petit garçon, il avait infiniment d'intelligence; au bout de six mois il s'expliquait à merveille en français, et ses camarades lui firent mille questions. Il raconta qu'il avait habité jusqu'alors une jolie maison près du Rhin, qu'il ignorait le nom de ce pays, seulement la maison s'appelait Wolotheim. L'abbé, la seule personne qui demeurât près de lui, les domestiques exceptés, était curé du village et se nommait M. Falmer. On lui avait appris à lire, à écrire, à servir la messe,

à chanter au lutrin, jusqu'au jour où il avait été conduit à Juilly. Il ne se connaissait pas de parents, et en effet, jusqu'en 91, qu'il sortit du collége, il n'avait été visité par qui que ce fût. A cette époque, un homme, une espèce d'intendant, était venu le prendre, et Servoise le perdit ensuite de vue. Il le retrouva à l'émigration en 94.

Ce n'était plus alors un enfant ignorant de son passé et incertain de son avenir, c'était un *gentilhomme* ayant les poches pleines d'or, le cœur noble et fier, se battant comme un brave et conservant sur ses égaux une supériorité qu'il ne recherchait point et qu'on lui accordait involontairement. Ne parlant jamais de sa famille, mais ne laissant pas en doute qu'elle ne fût illustre; portant enfin son nom de Maurice Robert comme un grand seigneur incognito ou un roi déguisé; il soutenait de ses deniers les malheureux qui nous entouraient. Lorsqu'il ne lui resta rien, il établit une boutique d'estampes et courut les villages en colporteur, escorté de Servoise, qu'il *montrait* par-dessus la marché, disait-il, dans ses moments d'abstraction scientifique. Ce mystère piqua notre curiosité à tous; nous l'interrogions sans cesse, et il éludait adroitement toutes nos questions. Un jour je trouvai sur sa table, dans sa petite chambre, où j'étais entré pour l'attendre, un billet tout ouvert. Malgré moi, j'y jetai les yeux. Voici ce qu'il contenait :

« Si vous pouvez vous rendre à l'endroit que je « vous ai désigné dans ma dernière lettre, que la « date de votre réponse soit un jour pair; si cela « vous est impossible, que ce soit un jour impair. »

Je fis part de ma découverte à nos amis. Il y eut une rumeur. Chacun s'écria que c'était un traître, qu'il conspirait contre l'émigration et qu'il fallait le dénoncer aux princes. Servoise, présent à cette scène, le défendit chaudement, se fit fort de l'amener à une justification et s'engagea personnellement pour lui. Nous allâmes le trouver ensemble et nous lui racontâmes ce qui venait de se passer.

« Je veux parler à ces messieurs, nous répondit-il sans se troubler; conduisez-moi vers eux. »

Nous n'hésitâmes pas, et nous attendions avec impatience qu'il s'expliquât. Son sang-froid ne se démentit pas un seul instant.

« On m'accuse d'une bassesse, dit-il, je n'ai qu'une seule réponse à faire. Regardez ces blessures, je les ai reçues à vos côtés pour la cause que l'on me soupçonne de trahir. Est-ce ainsi que procèdent les espions? Quant à la lettre qui a causé tout ce bruit, elle est de mon intendant, à qui j'ai demandé de l'argent, qui doit m'en apporter à un endroit convenu, et qui, pour ne pas se compromettre, a adopté ces précautions qui vous inquiètent. Voilà, messieurs, ce que je vous affirme sur mon

honneur, et ce dont il vous est facile de vous convaincre par vos yeux, si, comme je ne puis le craindre, vous ne me croyez pas. »

Nous allâmes à lui en lui tendant la main, et il nous prouva en effet qu'il avait de l'argent aussitôt qu'il en eut reçu, car tous les malheureux eurent part à ses bienfaits. Pas un officier ne lui a refusé depuis son estime, et c'est le plus honorable caractère que je connaisse. On prétend qu'il veut épouser ma sœur; si cela est, je la regarderai comme très-heureuse, et j'en remercierai le ciel.

« A la bonne heure, mon neveu; mais si nous en venons là, il faudra bien qu'il dise qui il est. M^lle^ de Carvel ne peut pas appartenir à un aventurier.

— Mon Dieu! il est tout simplement Maurice Robert, à ce que je suppose, et il est très-riche, ou du moins il a été très-riche autrefois.

— Nous verrons. »

On vint avertir que le souper était servi. Maurice s'empressa d'offrir la main à Amaranthe.

« Mademoiselle, lui dit-il en la conduisant à table, voudriez-vous me faire l'honneur de m'écouter un instant après le souper. »

III

LE DÉPART.

Le repas fut gai. Les soupers l'étaient toujours. Maurice, placé à côté de Mlle de Carvel, n'obtint d'elle que de courts monosyllabes ; elle tremblait en levant les yeux sur lui, toute sa contenance annonçait un trouble extrême, et lorsqu'on se leva pour passer au salon :

« Vous avez désiré me parler, M. Maurice, dit-elle, demandez-en la permission à ma mère. »

Robert s'inclina en silence. Ils n'échangèrent plus un seul mot de la soirée.

Au moment de se retirer, il s'approcha de Mme de Carvel.

« Voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder demain une heure, madame? j'aurais à vous entretenir d'une chose importante. »

Mme de Carvel y consentit. Le jeune homme sortit le cœur bien serré de chez elle. Le lendemain sa destinée devait se décider; il allait apprendre de la bouche même de celle qu'il aimait ce qu'il avait à attendre. Il lui vint une faible espérance en songeant qu'elle hésitait à l'entendre et que Frédéric, au contraire, avait été écouté sur-le-champ.

« Mon Dieu! si elle pouvait me craindre, pensait-il, c'est qu'elle m'aimerait! »

La nuit et la matinée lui parurent d'une longueur interminable. Frédéric reçut vingt fois la confidence de son espoir. Il s'était remis au travrail comme un homme qui y cherche l'oubli, et dès le lever du soleil il se plongea dans des recherches scientifiques qui bientôt absorbèrent toutes ses facultés.

« Je te dérange, mon ami, dit Maurice, tu es occupé? »

Et il répétait de nouveau les dernières paroles d'Amaranthe et les conjectures qu'elles lui inspiraient.

« Non pas, mon cher, répondit M. de Servoise, tu peux parler comme cela tant que tu voudras, je n'écoute pas. Le bruit de ta voix arrive à mon

oreille ; quant aux mots, il me serait impossible de te les redire, je n'en ai pas compris un seul.

— Et tu oses prétendre que tu l'aimes.

— En vérité, mon cher Maurice, tu me ferais perdre patience. Ne vois-tu pas que je fais tout au monde pour ne pas me souvenir que j'ai aimé Mlle de Carvel, et tu t'obstines à me rappeler que je l'aime encore,

— Crois-tu qu'elle me refusera ?

— Oui, je le crois. Mais laisse-moi donc dans mes Égyptiens, je t'en conjure; je suis très-occupé d'une dissertation sur la déesse Isis, fort savamment traitée dans ce vieux bouquin que m'a prêté notre voisin le chanoine. »

L'heure indiquée par Mme de Carvel arriva enfin. Maurice se mit en route, le cœur palpitant, la démarche tremblante, comme un homme qui attend la décision de son sort. Elle était seule dans le salon et le reçut de la manière la plus affable.

« Vous avez désiré me parler, M. Maurice, dit-elle, me voilà prête à vous écouter.

— Pardonnez-moi mon émotion, madame ; elle vous semblera toute naturelle quand vous saurez ce qui m'amène. J'aime mademoiselle votre fille, et je viens vous demander la permission de le lui dire.

— Vous ne m'apprenez rien, répondit en souriant la mère, il y a longtemps que je m'en doute. Je n'ignore pas tout ce que vous valez, monsieur, et

si les renseignements que vous me donnerez sur votre famille sont tels que je les suppose, si ma fille surtout consent à vous épouser, je ne crois pas que rien s'y oppose ; dans ce temps-ci, où toute la noblesse de France est ruinée, nous ne pouvons être exigeants sur la fortune, et nous ne demandons certainement pas ce que nous ne possédons point nous-mêmes. L'avenir sera peut-être meilleur.

— Ma famille est du Béarn, madame, c'est là que sont les propriétés que j'ai perdues ; il en reste peut-être encore quelques bribes ; j'irai moi-même dans ce pays chercher le consentement du seul parent que j'aie conservé.

— Je vais faire venir Amaranthe, je vous laisserai ensemble, vous me rendrez compte ensuite de votre conversation et nous agirons en conséquence. »

Mme de Carvel le laissa seul quelques minutes qui lui parurent un siècle. Enfin, la jeune fille ouvrit la porte. Son visage plus pâle encore qu'à l'ordinaire, ses pas chancelants indiquaient une souffrance très-vive. Elle salua, et se dirigeant vers un fauteuil, elle s'y plaça en silence, attendant sans doute que Maurice parlât pour lui répondre.

« M. de Servoise vous a adressé hier une demande que vous avez rejetée, mademoiselle, murmura-t-il enfin, et...

— Si vous venez de sa part, M. Maurice, je n'en entendrai pas davantage. J'ai infiniment d'estime

pour M. de Servoise, mais je ne puis le regarder que comme un ami.

— Ce n'est point en son nom que je vous parle, mademoiselle, et plût à Dieu que je fusse plus heureux que lui ! Vous l'avez repoussé, j'étais déjà bien timide, je le suis mille fois davantage, car à quel titre serais-je mieux accueilli ? N'importe ! j'ai voulu entendre mon arrêt de votre bouche, j'ai voulu perdre toute espérance pour que mon malheur fût sans remède, et pour m'enlever ainsi ces alternatives qui me torturent. Je vous aime, mademoiselle. Madame votre mère m'a laissé tout l'espoir possible, votre décision dépend de vous seule : prononcez, j'attends. »

Amaranthe resta un instant sans répondre. Elle semblait désirer et craindre de s'expliquer. Enfin elle reprit :

« Si je ne vous connaissais pas autant, monsieur, si je n'avais pas en vous une confiance entière, je n'oserais m'expliquer comme je vais le faire aujourd'hui. J'ai perdu mon père depuis quelques années, vous ne l'ignorez pas, mais ce que vous ne pouvez comprendre, c'est la tendresse que je lui portais. Ses moindres vœux étaient des ordres sacrés que je ne me serais pas permis d'enfreindre. Maintenant qu'il n'existe plus, je me crois tenue à la même obéissance. Dans sa jeunesse, il se lia avec un des plus riches marchands de cette ville. Il l'aima à

l'égal d'un frère, jusqu'à engager pour lui une partie de sa fortune que la mauvaise foi de cet ami lui fit perdre. Mon père fut complétement sa dupe de toutes les façons. Il eut sans doute grand tort de faire rejaillir sur une des classes les plus honorables de la société l'indignation que lui inspirait la conduite d'un seul individu ; mais il ne m'appartient pas de le juger. Quoi qu'il en soit, il me fit promettre que je n'accepterais jamais le nom d'un homme de commerce, et malgré tout ce que je vous reconnais de qualités bien faites pour m'engager à oublier ma promesse, je n'y manquerai pas.

— N'est-ce que cela ! s'écria Maurice : je quitte le commerce dès aujourd'hui. Je ne mettrai point en question le bonheur de ma vie pour quelque gain que je ne puisse faire.

— Je refuse ce sacrifice, monsieur ; vous ne me connaissez pas; croyez-moi, je ne veux pas la perte de votre avenir.

— Oh ! mademoiselle !

— Non, non, vous dis-je ; j'apprécie mieux que vous notre position à tous les deux. Vous avez perdu votre fortune, vous cherchez à la refaire, rien n'est plus simple ; moi, je reste avec mes préjugés, mes chagrins et ma situation précaire, rien n'est plus simple, encore. Soyons bons amis, et qu'il n'en soit plus question.

— Vous êtes trop cruelle, mademoiselle, ou vous

avez un autre motif. Quoi ! parce que j'ai choisi un état auquel je renonce de grand cœur, vous me condamnez à vous perdre ! cela n'est pas possible.

— Je n'ai pas d'arrière-pensée, M. Maurice, et je vous jure que s'il y a un homme au monde que je consente à épouser, c'est vous. Mais je regarderais comme une mauvaise action de vous enlever toutes les chances de bien-être qui vous restent ; je ne suis pas assez riche pour vous en dédommager.

— Au nom du ciel ! mademoiselle, ne me réduisez pas au désespoir. J'ai tant souffert en ma vie, le sort a été si injuste envers moi, que si vous n'avez pitié de ma douleur, je ne sais à quel excès elle pourra me conduire.

— Du courage, je vous en prie ; jetez un regard dans l'avenir. Vous êtes bien jeune, vous m'oublierez, car tout s'oublie, hélas ! et il vous restera encore une brillante carrière à parcourir. Quant à moi, je ne me marierai probablement jamais. Comptez sur mon éternelle affection, sur ma reconnaissance, c'est tout ce qui me reste.

— Vous ne pouvez ainsi ordonner mon malheur. Réfléchissez donc encore.

— Eh bien, j'y consens. Je vous demande quelques heures de réflexion. Demain vous aurez ma réponse. »

Maurice passa une nuit horrible d'anxiété. Il ne ferma pas les yeux et employa son temps à se rap-

peler jusqu'aux moindres paroles d'Amaranthe. Lorsqu'on aime bien, c'est une des grandes occupations de la vie. Il y a certains mots qui résonnent au cœur comme un glas de mort; il en est d'autres, au contraire, qu'on se répète mille fois dans un jour, afin de s'assurer qu'on les a bien entendus. La mémoire alors devient un sentiment.

Aussitôt qu'il fit jour il se leva. Frédéric le contemplait avec étonnement.

« La tête lui tourne, disait-il, car, enfin, elle m'a bien refusé et je n'en suis pas mort! Il est bien vrai que j'ai pour me consoler la déesse Isis! »

Vers midi on apporta une lettre. Robert en examina l'écriture avant de l'ouvrir; c'était d'elle, c'était d'Amaranthe!

« Mon ami, murmura-t-il, mon sort est là. Je n'ose pas l'ouvrir. Que vais-je apprendre, grand Dieu!

— Je ne veux pas te faire de peine, Maurice; pourtant je crois qu'il vaut mieux te prévenir: puisqu'elle t'écrit, c'est mauvais signe. Allons! du courage! »

Maurice décachetta le billet. A mesure qu'il avançait dans cette lecture une expression étrange se peignait sur son visage. Il pâlit d'abord légèrement, puis il rougit, puis il trembla, et enfin un sourire de fierté illumina sa physionomie:

« Si je le veux, s'écria-t-il. Noble fille! Que je coure la remercier! »

Et sans vouloir montrer la lettre à Frédéric, il la serra dans son portefeuille, prit son chapeau et s'élança vers la porte.

« Il paraît qu'elle accepte, pensa M. de Servoise, mais sans doute les conditions sont dures, et elle craignait qu'il n'y consentît point; je ferai aussi bien de le suivre, je saurai la vérité. »

A l'aspect de Maurice, Amaranthe se troubla visiblement. Sa mère, son frère et son oncle étaient auprès d'elle. Robert resta les yeux baissés et tout aussi ému qu'elle.

« Mademoiselle, dit-il, je viens savoir votre réponse.

— Monsieur, répliqua-t-elle, si vous voulez bien encore accepter ma main, je serai heureuse de vous la donner. »

Mme de Carvel, charmée de cette décision, s'empressa d'en complimenter sa fille et son futur gendre. M. de Carvel mêla ses félicitations à celle de sa mère.

« A quand la noce? s'écria-t-il. Avez-vous les papiers nécessaires? »

Maurice rougit, car il sentit que tous les yeux étaient fixés sur lui.

« J'irai les chercher, mon cher Carvel, et pour cela quelques semaines suffisent. Pendant mon absence, on fera ici tous les préparatifs, et nous n'aurons plus qu'à conclure à mon retour.

— Nous vous la donnons sans dot, grâce au malheur du temps, mais il viendra peut-être de meilleurs jours. »

Le reste de la journée se passa dans la joie. La fiancée seule conservait une teinte de mélancolie dont le respect et l'amour de son prétendu pouvaient à peine la distraire.

« Vous partirez demain, M. Robert, n'est-il pas vrai ?

— Oui, madame, afin d'être plus tôt de retour.

— Il faudra nous laisser vos noms et ceux de vos parents pour les publications légales.

— Je vous les enverrai demain matin.

— Vous n'aurez plus qu'à vous marier lorsque vous serez de retour. Vous nous donnerez souvent de vos nouvelles ? »

— En pouvez-vous douter ? N'est-ce pas le premier besoin de mon cœur ?

On dîna en famille. M. de Servoise était le seul étranger présent !... Cet excellent ami se fit une loi de dominer ses regrets pour que la fête ne fût pas troublée ! On se sépara fort avant dans la soirée. Maurice, avant de partir, s'approcha d'Amaranthe et lui baisa la main.

Celle-ci, profitant d'un moment où on ne pouvait l'entendre, lui dit tout bas :

« Oh ! monsieur, quelle générosité !

— Je suis trop heureux, mademoiselle, mille fois trop heureux ! »

Le lendemain, de très-bonne heure, il quitta Lyon. A la fin de la journée, Mme de Carvel demanda s'il n'était point venu de lettres. On lui répondit que non.

« C'est extraordinaire, dit-elle ; M. Robert n'a pas envoyé les papiers qu'il nous avait promis. »

IV

LE RETOUR.

Depuis un mois Maurice était parti. Il n'avait pas donné de ses nouvelles, et tout le monde ignorait dans quels lieux il se trouvait. M^lle^ de Carvel, triste et silencieuse, ne répondait point aux questions de sa famille et de ses amis. Son frère surtout, d'un caractère bouillant et emporté, inflexible sur l'honneur et les convenances, ne se lassait pas de l'interroger.

« D'où vient, disait-il, que Maurice n'écrit à personne ? Comment cet homme si amoureux ne se rappelle-t-il pas même à votre souvenir ?

— Je l'ignore comme vous, mon frère.

— Cela est bien difficile à croire, Amaranthe. N'avez-vous pas reçu quelque lettre en secret?

— Aucune, je vous le jure.

— Alors, quel est ce mystère? S'il est dans sa famille, que ne le fait-il savoir?

— Il nous l'a dit en partant.

— Enfin, au moment du contrat nous arriverons aux choses positives.

— Sans doute.

— Songez-y bien, ma sœur, j'exigerai que tout soit clair et précis, que nous puissions montrer aux yeux de tous votre mari et ses antécédents. Je ne veux pas être la dupe d'un intrigant adroit.

— Oh! mon frère, pouvez-vous parler ainsi? Un homme si généreux, si noble!

— Jusqu'ici je l'ai cru comme vous, mais ce silence ouvre le champ à toutes les conjectures.

— Il sortira victorieux de tout ceci, vous le verrez.

— Je le souhaite, et plus que vous ne le croyez. »

Sur ces entrefaites, Frédéric arriva. C'était un homme précieux à questionner dans un pareil doute. Sa préoccupation habituelle l'empêchait de s'en apercevoir. Après les premiers compliments, M. de Carvel lui demanda s'il avait des nouvelles de Robert.

« Aucunes.

— Et vous n'êtes pas inquiet ?

— Pas du tout ; il en est toujours ainsi dans ses absences.

— De sorte que vous ignorez où il est ?

— Absolument.

— N'avez-vous jamais songé à le lui demander ?

— Jamais. Qu'est-ce que cela peut me faire ?

— Mais s'il ne revenait pas ?

— Maurice ? il reviendra toujours !

— Pourtant il est mortel comme un autre.

— Il n'y aurait que ce motif, car autrement je vous réponds bien qu'il ne s'en irait pas ailleurs sans m'en prévenir.

— Concevez-vous qu'il n'ait point donné signe de vie à sa fiancée ?

— Apparemment il ne le peut pas.

— Cela dénote peu d'empressement.

— Mon cher Carvel, si vous ne connaissiez pas Robert, je trouverais ces observations toutes simples. Mais vous devez être accoutumé à ses singularités. Vous savez que nous les respectons comme nous respectons son caractère. C'est l'honneur même que ce cher Maurice ! aucun de nous n'a douté de sa parole. Il vous a juré d'épouser votre sœur, et il reviendra pour l'épouser. Il ne serait pas amoureux, que je l'attendrais encore. Ainsi jugez !

— Vous le voyez, mon frère, M. de Servoise est de mon avis.

— Si vous n'étiez pas ma sœur, si tout ce qui se passe ne me touchait pas de si près, j'en serais aussi, sans doute; pourtant malgré moi j'ai peur. »

Ces conversations se renouvelaient souvent. Amaranthe n'y prenait part que lorsqu'elle y était forcée, autrement elle restait dans sa rêverie, travaillant sans cesse et ne paraissant pas vivre de la même vie que les autres. Elle passait de longues heures prosternée devant l'autel d'une petite chapelle ignorée; là elle versait d'abondantes larmes, et elle n'en sortait que pour faire de bonnes œuvres, des visites charitables. Toute sa conduite, bien loin de révéler le bonheur d'une fiancée, avait presque l'air de la douleur. Sa mère, qui l'observait ne put s'empêcher de lui en témoigner son étonnement.

« Vous êtes libre, ma fille, lui disait-elle; si vous ne voulez pas épouser M. Robert, vous n'avez qu'un mot à dire.

— Je l'ai accepté, ma mère, rien ne m'y a forcée et je le choisirais encore.

— Cependant, vous ne l'aimez pas.

— Je rends justice à son mérite, à ses qualités, à ses vertus, car il en a.

— Et si sa position n'est pas ce que nous espérons, s'il ne peut prouver une noble origine, si ce mystère dont il s'entoure cachait quelque honte de famille?

— Je ne changerais pas.

— Votre frère ne souffrirait jamais...

— Je ne dépends de personne, et pourvu que vous m'accordiez votre consentement, je n'ai pas besoin d'autre chose.

— Quoi ! malgré votre frère ?

— Il m'en coûterait certainement beaucoup ; néanmoins, je n'hésiterais pas.

— Et vous prétendez n'avoir pas d'amour pour cet homme ? Comment expliquer... »

La jeune fille devenait pâle, murmurait quelques paroles inintelligibles, puis elle se taisait de nouveau et rien ne pouvait la faire sortir de sa préoccupation.

Un matin, M. de Servoise se présenta.

« Voici une lettre de Maurice pour Mme de Carvel, dit-il. Elle est datée de Valence. »

Mme de Carvel lut aussitôt :

« Madame, je serais bien coupable envers vous « et envers mademoiselle votre fille si j'étais le « maître de mes actions, mais hélas ! je ne dépends « pas de moi-même. Il m'a été impossible de vous « écrire. J'arriverai demain, j'irai me jeter à vos « pieds, implorer votre pardon, car si je ne suis « pas criminel, je suis bien malheureux. Ne me « jugez pas sans m'entendre, et, lorsque vous « m'aurez entendu, ne me condamnez pas. Il y a « des destinées impitoyables qu'il faut subir ! Oh !

« madame, oh ! mademoiselle, ayez pitié de moi, « et ne doutez jamais de mon dévouement à toute « épreuve. »

« Vous voyez que j'avais raison, Servoise, votre Maurice est tout bonnement un aventurier, il ne peut fournir les preuves de sa naissance, de sa fortune et il recule, dit M. de Carvel.

— Il ne recule point. Tout cela n'est que pour s'excuser de ne pas avoir écrit. Je vous avais bien dit, moi, qu'il n'avait pu faire autrement.

— Ah ! il n'épousera pas ma sœur après l'avoir compromise, nous verrons !

— Je suis de l'avis de M. de Servoise, mon fils : cette lettre n'a rien qui doive vous mettre en colère.

— Attendons un peu, nous verrons bien, il va arriver.

— Ma mère, mon frère, je vous en supplie, ne cherchez dans tout ceci que la vérité. Je réponds de M. Maurice.

— Et vous êtes une digne et une noble créature, mademoiselle, il ne vous fera pas mentir.

— Encore un mot. J'ai déclaré à ma mère que, quelle que soit la position de M. Maurice, je ne romperai pas mon engagement. Je vous le déclare à vous, mon frère ; ainsi ne l'oubliez pas. »

Amaranthe achevait à peine, qu'un domestique

annonça M. Maurice. Le jeune homme entra, salua ces dames et pressa la main de son ami.

« Nous vous attendions avec impatience, lui dit Mme de Carvel.

— Et moi, madame, je n'ai pas eu une minute de repos depuis que je vous ai quittés. »

L'embarras de tous était visible. M. de Carvel sentit qu'il fallait en finir, il entra brusquement en matière.

« Vous ne nous avez pas écrit, monsieur, nous avons été fort inquiets de vous.

— Hier, à Valence, j'ai envoyé une lettre...

— Celle-ci ne compte pas, nous n'avons pu la prendre que comme une excuse ou un commencement d'explication, lequel des deux, monsieur ?

— Mais l'un ou l'autre.

— Écoutez-moi, monsieur, et répondez ensuite franchement. Frère de Mlle de Carvel, son unique protecteur sur la terre, je suis obligé, devant Dieu et devant les hommes, de veiller sur ma sœur. Vous êtes un inconnu pour moi. Notre camaraderie à l'émigration n'avait pas exigé, de ma part, des recherches bien minutieuses ; vous me paraissiez homme d'honneur, c'était tout ce que j'avais le droit de savoir. A votre arrivée à Lyon, je vous ai présenté à ma mère en cette qualité. Vous avez fait à Amaranthe l'honneur de la distinguer. Vous l'avez demandée en mariage ; je l'ai laissée libre : elle a

accepté. Vous avez annoncé un voyage près de vos parents afin de rapporter un consentement. La profonde estime que je fais de votre caractère, ne m'a pas permis de vous adresser une question. Je n'ai pas douté un instant que vous ne fussiez digne de vous allier à nous. Votre silence pendant un mois, je ne vous le cache pas, a un peu ébranlé ma conviction; à présent vous voilà de retour, il n'y a plus de retards possibles, votre mariage est annoncé, un motif bien puissant pourrait seul le faire rompre. Je dois donc vous demander directement et sans détours, si vous avez les papiers nécessaires et si votre famille ne s'oppose pas à vos désirs. »

Maurice baissa la tête et se tut.

« Encore une fois, monsieur, reprit M. de Carvel, qui se contenait avec peine, votre honneur exige une prompte réponse.

— Je la ferai, monsieur. Je sens comme vous toute la délicatesse de ma position, et toute la cruauté de mon sort. Mais, avant tout, laissez-moi dire un mot à mademoiselle votre sœur.

— En ma présence, monsieur, en présence de ma mère. Mlle de Carvel n'a pas un secret pour nous.

— Eh bien, mademoiselle, je vous adjure de me parler comme à Dieu.

— Je vous le promets, M. Maurice.

— Avez-vous foi en moi?

— Foi entière.

— Croyez-vous en mon honneur ?

— Très-fermement.

— Croyez-vous en mon amour ?

— Oui, murmura-t-elle à voix basse.

— Et si je vous dis qu'il m'est impossible de tenir ma parole, que penserez-vous ?

— Je penserai que cela est impossible.

— Cette assurance me suffit. Pardonnez-moi, madame ; excusez-moi, M. de Carvel ; je ne puis satisfaire à aucune des questions que vous venez de me faire ; je ne suis pas digne du bonheur qui m'était promis, je me retire.

— Ah ! mon Dieu !

— Avez-vous réfléchi aux conséquences de cette démarche, monsieur ?

— Je suis à votre disposition, M. de Carvel.

— Je n'en attendais pas moins de vous.

— Un instant, s'écria Frédéric en se jetant entre eux deux, un instant. Il faut s'expliquer. Voyons, Robert, tu dois avoir une raison pour agir ainsi ?

— La plus puissante de toutes : l'impossibilité.

— Vous voyez bien, interrompit M. de Carvel.

— Un moment encore. Et cette impossibilité la pressentais-tu lorsque tu as demandé la main de M^lle^ Amaranthe ?

— Tu sais bien que non, Frédéric, toi qui as assisté à toutes mes angoisses. Je jure sur l'honneur que je me croyais libre.

— Je n'en doute pas. Eh bien ! que s'est-il passé depuis ? continua M. de Servoise.

— Je ne puis révéler un secret qui n'est pas le mien. Vous n'ignorez ni l'un ni l'autre qu'une influence occulte règne sur ma destinée. Cette influence, je la connais seul, et les serments les plus terribles me lient.

— Nous devons vous remercier, monsieur, d'avoir épargné à ma famille le désagrément de se trouver mêlée à un roman aussi étrange. Nous ne savons pas deviner les énigmes.

— Vous pouvez tout me dire sans que je m'en offense, monsieur.

— Mille grâces pour cette condescendance, monsieur.

— Carvel, pour l'amour de Dieu ! ne vous mêlez pas encore de tout ceci, laissez-moi d'abord l'interroger à mon aise, reprit Frédéric. C'est donc ce pouvoir invisible qui s'oppose à ton bonheur, mon cher Maurice ?

— Il m'a fallu promettre, pour remplir le plus sacré des devoirs, que je ne me marierais jamais.

— Et cette promesse, tu l'as faite depuis peu ?

— Il y a huit jours, lorsque j'ai eu perdu toute espérance, lorsque j'ai dû me soumettre à la nécessité, malgré mon désespoir.

— Tout ceci est magnifique, monsieur, mais vous comprenez probablement que cela doit finir

par une promenade à Perrache, ajouta M. de Carvel.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que j'étais à vos ordres. J'attendrai chez moi votre bon plaisir, ajouta-t-il en se levant. Adieu, madame. Adieu, mademoiselle, vous que j'aime plus que ma vie, je ne vous reverrai jamais. Ne m'oubliez pas entièrement, et surtout ne m'enlevez point votre estime, car je n'ai pas cessé de la mériter. »

Pendant toute cette scène, Amaranthe s'était tenue à l'écart. Elle n'avait pas cessé de pleurer à sanglots. Au moment où Maurice lui adressa ses dernières paroles, elle essuya vivement ses yeux, elle étendit son bras vers lui en signe d'adieu. Maurice sortit.

V

UN MYSTÈRE.

Lorsque Maurice se fut retiré et qu'Amaranthe se vit seule avec son frère, sa mère et Frédéric, elle dit avec résolution :

« Dans cette querelle où je suis la plus intéressée, tout le monde a un avis, excepté moi. Il me tarde d'y mettre une fin, et cela dépend de moi seule. Puisqu'il est temps que je parle, mon frère, apprenez que M. Maurice est le plus noble, le plus généreux des hommes. Dans tout ce qui vient de se passer, il n'a agi qu'à ma prière.

— Comment !

— Oui, je n'avais pas osé vous avouer la vérité, mais maintenant tout m'en fait un devoir. M. Robert n'a refusé ma main que par mes ordres. C'est moi qui l'en ai supplié, je voulais conserver ma liberté. Le désir tant de fois exprimé par ma mère de me marier me laissait craindre qu'elle n'y consentît pas. Alors j'ai pensé... j'ai cru... pardonnez-moi, ma mère ; et vous, mon frère, au lieu de punir M. Robert de son refus, admirez son noble caractère, admirez la fermeté de son courage, je lui dois tout et je ne l'oublierai jamais.

— Je savais bien que Maurice n'était pas coupable ! s'écria Frédéric.

— Non, il ne l'est pas, et vous l'êtes beaucoup, Amaranthe, interrompit Mme de Carvel ; vous avez exposé votre frère et un ami. Nous devons à l'avenir le regarder comme tel. Vous vous êtes conduite en cela comme une petite fille, vous si raisonnable ordinairement ! Maintenant que vous avez éprouvé jusqu'où va le dévouement de Maurice, le repousserez-vous encore ?

— Oui, ma mère.

— Alors, pourquoi cette assurance réitérée que vous l'épouseriez malgré tout ?

— Parce que je savais qu'il me refuserait, répliqua-t-elle en baissant les yeux.

— Encore une fois, cela est très-mal.

— J'ai dû laisser à ma mère le soin de vous exprimer son mécontentement, ma sœur, mais c'est à moi de réparer votre faute vis-à-vis de Maurice, et je cours lui faire mes excuses.

— Mon frère, il me faut une promesse : c'est que, par égard pour moi, pour lui, vous n'entrerez dans aucune explication. Vous lui direz seulement que vous avez reconnu votre tort. Songez combien ce serait désagréable pour lui d'appuyer sur mon refus! Il y a mis tant de délicatesse que nous ne saurions trop l'imiter

— Je vous comprends, ma sœur, et je partage votre opinion. Venez, Servoise, je suis pressé de serrer la main de cet honorable Robert. »

Aussitôt qu'ils furent sortis, Amaranthe se jeta aux genoux de sa mère :

« Ma mère, s'écria-t-elle, vous voyez quelle est mon aversion pour le mariage ; je vous en supplie, laissez-moi toujours libre, je vous bénirai toute ma vie.

— Je vous le promets, ma fille, répliqua Mme de Carvel en la relevant, je ne veux que votre bonheur, et puisque vous croyez être heureuse ainsi, je ne vous contrarierai pas. »

L'entrevue de Maurice et de M. de Carvel se passa comme Amaranthe l'avait demandé.

« J'ai eu tort, mon cher Maurice ; après une explication avec ma sœur, je suis obligé de le recon-

naître. Voulez-vous me pardonner et considérer à l'avenir notre maison comme la vôtre?

— Je vous remercie, monsieur, et je suis heureux de voir que vous me rendez justice. Mais des affaires m'appellent à Paris, je vais quitter Lyon pour bien longtemps, pour toujours peut-être!

— Vous avez grand tort, car nulle part on ne vous appréciera mieux qu'ici.

— La même raison qui a détruit mon bonheur me force à partir.

— Le temps y remédierait, j'en suis convaincu.

— Oh! non, le temps ne peut rien pour moi; tout est fini.

— Ma foi, mon cher Robert, dit Frédéric qui réfléchissait depuis un moment, je ne te laisserai pas partir seul. On recommence à s'occuper des arts à Paris, j'y retrouverai peut-être quelques savants, nous ferons des recherches, et j'apprendrai là-bas quelque chose de nouveau sur la déesse Isis. Et puis, que ferais-je à Lyon sans toi? j'ai, moi aussi, des souvenirs à oublier. Ils me reviennent souvent malgré moi. »

Maurice, malgré toutes les instances possibles, ne retourna pas chez M^me^ de Carvel. Quelques jours après cette scène, on lui apporta la lettre suivante :

« Vous refusez de me voir, M. Maurice, vous « ne voulez plus écouter les témoignages de ma

« reconnaissance, et c'est un véritable chagrin pour « mon cœur. Je sais que vous m'aimez toujours, je « respecte les motifs qui vous éloignent de moi ; « pourtant je voudrais causer une dernière fois avec « vous ; songez qu'après cela nous ne nous rever- « rons plus en ce monde. Si c'est un motif pour « vous décider, je ne vous cacherai pas que j'ai un « service à réclamer de vous. Trouvez-vous demain « sur le quai du Rhône, vers les sept heures du « soir. J'aurai un prétexte pour sortir et vous y « rejoindre. Amenez avec vous M. de Servoise, il « nous rendra le bon office d'écarter les témoins, « car ce que j'ai à vous demander concerne le « secret que je vous ai confié dans ma lettre. Vous « êtes mon sauveur ; si je ne vous avais pas, il ne « me resterait plus qu'à mourir. Adieu, monsieur, « l'amitié que je vous porte est sans bornes comme « ma reconnaissance. J'aurais voulu pouvoir vous le « prouver ; la destinée ne l'a pas permis. Puissiez- « vous être heureux autant que vous méritez de « l'être et autant que je le désire !

« Amaranthe de Carvel. »

Le lendemain avant l'heure indiquée Maurice et Frédéric se promenaient sur le quai du Rhône. Le temps était sombre, il faisait froid ; quelques passants se hâtaient de regagner leur logis, enveloppés dans leurs manteaux.

« Par ma foi, mon cher, je n'y comprends plus rien. Tu es amoureux et tu refuses d'épouser celle que tu aimes; ce n'est pas ta faute, je le sais, mais ce n'en est pas moins étrange; et puis Mlle de Carvel, qui ne t'aime pas, te donne un rendez-vous ici, lorsque tu ne peux être son mari et que tu vas quitter Lyon pour la fuir! Pourrais-tu m'expliquer cette énigme? Puisque je suis votre confident, encore faut-il que j'apprenne ce que l'on me confie.

— Ce n'est pas mon secret, mon ami.

— Tu es entièrement cousu de mystères et il y a de quoi y perdre la tête. »

Un léger bruit se fit entendre.

« La voilà sans doute. Viendra-t-elle seule?

—Elle a tant de courage! Dans le temps où nous vivons, les femmes doivent apprendre à se passer de protecteur.

— Elle n'en manquera pas, du moins tant que je vivrai. »

C'était en effet Mlle de Carvel.

« M. de Servoise, dit-elle, voulez-vous me pardonner si je vous prie de nous laisser seuls un instant, M. Robert et moi? Nous n'abuserons pas longtemps de votre complaisance.

— Comment donc, mademoiselle; je suis ici pour cela. Je veillerai à ce qu'on ne puisse vous écouter. »

Ils s'éloignèrent de quelques pas, Frédéric se mit

à contempler la lune pendant qu'ils causaient à voix basse. Ce qu'il y avait de poétique dans sa nature se réveilla ; il oublia pour un moment le positif de son esprit et ne se souvint plus que des illusions de son cœur.

« Je l'aimais bien, se dit-il, cette femme ; elle m'a refusé, méconnu ; j'ai épuisé dans cette passion première tout ce que j'avais de puissance d'affection ; je ne ferai pas un autre choix, cette expérience m'a guéri ; je n'oserai plus m'offrir à personne. Je mourrai garçon, ou plutôt ma seule femme sera la déesse Isis. »

La voix d'Amaranthe interrompit sa rêverie.

« Vous me le jurez? » disait-elle à Robert.

Frédéric n'entendit pas la réponse de son ami. Le moment de la séparation était venu. Ils conduisirent Mlle de Carvel jusqu'aux environs de sa maison ; ils échangèrent à peine quelques paroles pendant le trajet. Avant de les quitter elle leur tendit la main.

« C'est un adieu, leur dit-elle, nous ne nous reverrons pas de longtemps. Pensez quelquefois à nous, messieurs ; songez que nous sommes vos amis et que nous ne vous oublierons jamais. »

Et elle disparut à leurs yeux. Maurice la regarda s'en aller.

« Frédéric, continua-t-il, je me ferais tuer pour elle ! »

Le lendemain Maurice partit pour un voyage de quelques jours. Lorsqu'il revint, Frédéric avait achevé leurs préparatifs. Ils allaient se mettre en route pour Paris. Robert écrivit ce qui suit :

« Mademoiselle, c'en est fait, je pars : dans quelques heures, je serai loin de ces lieux, où j'ai passé les plus doux moments de ma vie. J'ai rempli vos intentions, j'ai fait ce que vous m'aviez ordonné, et à l'avenir vous n'avez plus rien à craindre. Soyez tranquille, je me charge de tout. J'ai pris mes mesures en conséquence. Je vous demanderai la permission de vous écrire pour vous tenir au courant de ce qui arrivera. Nous sommes condamnés à vivre loin l'un de l'autre. Une destinée cruelle me force à renoncer au bonheur ; mais du moins jamais je ne donnerai à une autre ce nom qu'il ne m'a pas été permis de vous offrir. La puissance tyrannique qui m'accable me laisse au moins cette consolation. Je vous l'ai juré avant de connaître mon sort, je vous le jure encore ; vous serez toujours l'unique objet de mon culte. En quelque temps, en quelque lieu que vous ayez besoin de moi, commandez, je suis votre esclave.

« Maurice Robert. »

VI

NOUVEAUX AMIS.

A leur arrivée à Paris, Robert et Frédéric retrouvèrent une foule de connaissances qu'ils avaient faites dans l'émigration. Ils reçurent partout un accueil distingué. Robert se lia surtout avec le marquis de Blançay, dont la famille tenait un des premiers rangs dans l'ancienne aristocratie. La marquise douairière de Blançay était une femme d'un fort grand air et d'une haute intelligence. Elle devina ce qu'il y avait de supériorité sous la modestie de Robert, et elle le recommanda particulièrement à son fils.

Le marquis de Blançay ne portait point alors ce titre, car la noblesse était abolie. C'était un jeune homme fort gracieux sans beauté, fort spirituel sans instruction, et passant pour un homme à bonnes fortunes sans fatuité. On le citait beaucoup dans le monde d'alors. Il était fort aimé de ses amis. Maurice et lui furent bientôt inséparables. Quant à Frédéric, il oublia peu à peu la déesse Isis pour les plaisirs de son âge, et même il se sentit de nouveau sérieusement amoureux, ce qui lui fit regarder la constance de son ami comme un prodige.

« Oui, madame, disait-il un jour à la marquise de Blançay, il aime Mlle de Carvel tout autant que le premier jour. Avant-hier, nous étions ensemble au milieu d'une réunion de femmes charmantes. Je fus ébloui, moi, qui ne me croyais plus d'enthousiasme que pour les momies d'Égypte. Eh bien! Maurice n'y prit seulement pas garde. Je le crois décidément incurable. »

On annonça en ce moment la comtesse Louise de Narciac. C'était une femme d'une cinquantaine d'années environ, encore fort belle et très-imposante. Elle portait sous sa robe une croix de chanoinesse de Maubeuge. Chassée de son chapitre avec ses compagnes, elle se réfugia dans une petite maison de campagne, à quelques pas du château de Blançay, que la marquise s'était résolue à ne pas quitter. Veuve avec un fils unique, Mme de Blançay fit émi-

grer son fils et se dévoua à rester en France pour lui conserver sa fortune. Le bonheur voulut qu'ou l'oubliât. Son unique société fut la comtesse Louise de Narciac, qui possédait mille qualités charmantes. Elle était bonne, affectueuse, spirituelle, pieuse sans bigoterie. Une tristesse dégénérée en mélancolie lui donnait un charme irrésistible. Elle avait sans doute eu de grands chagrins ; personne, excepté la marquise, n'en avait reçu la confidence. On ne lui connaissait d'ailleurs d'autres ressources qu'une pension fort modique qui lui était payée par un de ses parents.

« Arrivez donc, ma toute belle, lui cria Mme de Blançay lorsqu'elle entendit son nom, nous faisons une élégie sur l'amour et la constance de ce pauvre Robert ; vous qui le préférez à tout le monde, vous nous donnerez bien quelque peu d'assistance.

— Comment ! il ne se guérira pas ! Voilà une fidélité bien malheureuse !

— Croyez-vous à la fidélité, madame la comtesse ?

— Hélas ! monsieur, en ce temps-ci, on ne croit plus à rien.

— C'est qu'il est tout à fait charmant, comtesse, ce cher Maurice ; il a toute la tournure d'un héros de roman ; joignez à cela son histoire merveilleuse ; car, enfin, a-t-il une famille ?

— Je l'ignore, il ne m'en a jamais parlé.

— Il a l'habitude du mystère, dit Frédéric.

— Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble à quelqu'un ? demanda la marquise.

— Je ne sais... oui... peut-être.

— Il m'est impossible de me rappeler qui. C'était certainement quelqu'un de la cour.

— Peut-être est-ce son père ? ajouta la comtesse.

— Comme dit Brid'Oison : on est toujours le fils de quelqu'un, continua Frédéric.

— Abel lui a demandé d'être témoin à son mariage. Il faudra bien alors qu'il nous donne ses noms, reprit Mme de Blançay.

— Puisque vous mariez votre cher fils, marquise, nous irons un peu à Blançay, n'est-ce pas ? Je suis impatiente de le revoir.

— Oui, certes, nous irons tous. »

A la suite de cette conversation, Frédéric prit congé. Il devait rejoindre ses amis à l'Opéra. M. de Blançay s'y trouvait avec sa belle fiancée. Maurice, debout dans le fond de sa loge, les regardait en silence et presque les larmes aux yeux. On jouait *Dardanus*. Laïs chantait.

« Qu'as-tu ? dit Frédéric à son ami.

— Ce que j'ai ? Je regarde ce bonheur qui est là, près de moi ; je regarde cette charmante jeune fille, dont la vie se présente si douce, et je pense qu'il y a à Lyon une jeune fille aussi charmante, aussi digne des bienfaits de Dieu, qui est seule à jamais sur la terre, pour laquelle il n'y aura plus ni joie

ni espérance, et, quand je songe à cela, comment veux-tu que je n'aie pas l'âme pleine de tristesse ?

— Elle se mariera plus tard, mon cher ami : on finit toujours par là.

— Non, non, Frédéric ; quoique notre union soit rompue, elle ne peut en former d'autre.

— Cependant elle n'a pas d'amour pour toi.

— Cela est vrai, et pourtant elle n'en épousera pas un autre.

— Tu es bien l'homme le plus incroyable !

— Oui, malheureusement. On dirait que les mystères me recherchent. Il y a de singulières destinées.

— Et les connaîtra-t-on quelque jour ?

— Je ne le crois pas.

— Mon pauvre Maurice, tu es comme un roman anglais, tu nous mets à tous l'esprit à la torture. Je t'en prie, ne nous joue pas le mauvais tour de nous abandonner au dernier volume sans nous apprendre le dénoûment. Je ne te pardonnerais pas. Moi qui t'ai suivi de confiance, moi qui t'ai donné la réplique les yeux fermés, mon amour-propre ne se relèverait point de cet échec-là.

— Je ne puis cependant rien promettre. »

Quelques jours après, on signa le mariage du marquis de Blançay. Le bonheur des époux faisait du bien à voir. Maurice seul le contemplait avec son triste sourire. Quand le moment fut venu pour Robert de mettre son nom en bas de l'acte, il y eut

un vif mouvement de curiosité. Il signa, au grand étonnement de ses amis, tout simplement : *Maurice Robert.*

« Il paraît que ce grand secret n'en est pas un, murmura la marquise, et que notre prince déguisé vendra toute sa vie des galons et des graines d'épinards. Cela me coûte un peu de renoncer à mon château en Espagne. Et vous, Frédéric ?

— Moi, madame, je n'y renonce pas, je suis très-certain qu'un beau jour il viendra un enchanteur par la cheminée lui mettre une couronne sur la tête. Il est impossible qu'il en soit autrement, ou nous serions de trop grands nigauds. »

Après le mariage toute la société partit pour Blançay. La marquise désirait y passer la belle saison en famille, et elle regardait Frédéric et Maurice presque comme ses enfants. Chaque matin Maurice se rendait chez M^me^ de Narciac. La conversation de cette femme, malheureuse et triste comme lui, lui offrait un sympathique attrait. Ils se promenaient ensemble et sans se faire aucune confidence, ils se comprenaient à demi mot.

« Que la vie est triste lorsqu'on est seule, monsieur ! disait la chanoinesse ; quelle douleur que l'isolement ! Combien la vue de la marquise entourée de ses enfants est souvent pénible pour mon cœur ! J'ai peine à résister. Vous autres hommes, vous ne savez pas comme nous ce qu'il y a de déses-

pérant à se trouver isolée. C'est là un chagrin dont rien ne console et qui augmente avec l'âge. Nous avons besoin d'une famille à nous. Dans la jeunesse, la distraction, les hommages nous empêchent de comprendre tout ce que le titre sacré de mère a de force, je dirai plus, combien il est nécessaire à notre existence. Mais lorsque ces distractions se sont enfuies, oh ! combien le cœur est vide, si l'amour maternel ne le remplit pas tout entier.

— Madame, vous étiez digne d'être la compagne d'un honnête homme. Comment vous êtes-vous décidée à prendre la croix ?

— On ne m'a point consultée à cet égard, monsieur. Je fus envoyée au chapitre dès mon enfance, et je prononçai mes vœux sans savoir qu'ils condamnaient à l'isolement pour toute la vie.

— Vous avez dû bien souffrir ?

— Oh ! oui. »

Il y eut quelques instants de silence.

« Pourquoi n'avoir pas adopté quelque jeune parente ? cela eût occupé votre solitude.

— Je n'ai pas de parentes. Un instant j'eus l'espérance d'avoir auprès de moi un enfant bien cher, il a fallu y renoncer. »

Maurice n'osa pas insister davantage.

Au dîner la marquise fit quelques plaisanteries sur leur longue entrevue. Elle railla légèrement Maurice. On l'accusa d'infidélité à son idole.

« Il est certain, madame, que la conversation de madame la comtesse a un grand charme pour moi ; nous nous comprenons parfaitement.

— Cela peut être, dit en riant Frédéric, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que nous ne vous comprenons guère, nous ! »

L'été avançait. Maurice fit un petit voyage, et, comme de coutume, il en cacha le but. Au bout de huit jours il revint, un peu moins triste qu'avant son départ. On retourna à Paris, car la jeune Mme de Blançay devait être bientôt mère. Elle mit au monde une fille, qui fut nommée Christine par sa grand'-mère. Robert servit encore de témoin, et, cette fois, il signa : *Maurice Robert, James de Saint-Hilaire, baron de Saint-Clair.*

« Eh bien, mon cher Maurice, vous avez donc soulevé un coin du voile qui vous cachait à nos yeux ? lui dit Mme de Blançay la mère ; nous savons enfin votre nom.

— Ce n'est point un mystère, madame, et si on me l'avait demandé, je n'aurais pas fait de difficulté pour vous le dire.

— Alors pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Pour me mettre dans le commerce. J'étais sûr que les préjugés peu raisonnables de mes parents ne m'approuveraient pas si je le conservais.

— Et à l'émigration ?

— A l'émigration, madame, j'étais déjà dans

le commerçe, je vendais des images avec Servoise.

— Au collége de Juilly?

— A Juilly j'étais un enfant.

— Votre famille est-elle allemande ou française?

— Ma famille est du Béarn. Nous y avons des propriétés.

— Et où vous a-t-on rayé de la liste des émigrés?

— A Toulouse.

— Mon pays?

— Précisément, mon cher Frédéric.

— Vous avez eu une vie bien étrange.

— Mon Dieu! non, madame. J'ai été élevé au collége comme les autres; j'ai émigré comme les autres; je me suis battu comme les autres; j'ai vendu des estampes comme les autres; seulement, de plus que les autres, je continue mon commerce, je suis apparemment plus ambitieux.

— Encore une question, ce sera la dernière. Pourquoi ne pas avoir signé ainsi le contrat de mariage de mon fils?

— Toujours dans la crainte d'être désagréable à mes parents. Mais dans mon dernier voyage j'ai acquis la certitude que cela leur serait indifférent.

— Alors reprenez tout à fait ce nom.

— Je ne le puis pas, cela ferait du tort à mon commerce.

— Ma chère amie, répliqua la comtesse Louise, je ne m'accoutumerai jamais à l'idée que ce jeune homme tient un magasin d'épaulettes.

— Prenez garde qu'il ne vous entende, comtesse ! Il est justement fier de son état.

— Je voudrais bien savoir le véritable mot de toute cette énigme.

— Et moi !

— Et moi !

— Et moi ! »

Quelques jours après, Frédéric alla passer l'hiver à Toulouse, où l'appelait son nouvel amour. En partant, il eut une longue conversation avec Maurice.

« Tu m'écriras, lui disait-il. Je ne puis penser que tu me caches quelque chose.

— Frédéric, mon ami, ne m'en demande pas davantage. Ce qui m'appartient, je le donne; ce qui est aux autres, je ne puis en disposer.

— Allons, comme tu voudras ! Mais pourquoi ne pas suivre mon exemple. Tu le vois, je suis parvenu à me distraire. Ma prétendue est si jolie, si spirituelle que je néglige jusqu'à la déesse Isis. »

Quand Frédéric de Servoise fut revenu de Toulouse à Paris, la marquise lui parla de Maurice et de l'affection toujours croissante qu'elle lui portait,

« Eh bien ! madame, je suis fort tourmenté à

son égard, lui répondit-il ; je crains qu'il ne soit pas franc. Il nous a trompés. Il a prétendu qu'il avait été rayé de la liste des émigrés à Toulouse. Cela n'est pas vrai. Alors il avait un faux nom, car aucun de ceux qu'il se donne ne se trouve sur cette liste, que j'ai lue dix fois à son intention.

— Cela est bien extraordinaire ; mais, mon cher Frédéric, vous ne savez pas ce que vous feriez vous-même si la nécessité vous forçait à tromper sur un tel mystère. Ne blâmons donc pas le pauvre Maurice, plaignons-le. Il a dû cruellement souffrir, lui, si noble, si loyal et si franc !

— Je n'en répéterai pas moins que c'est là une histoire très-singulière : un homme qui a tant de noms, et qui n'en a peut-être pas un seul de véritable.

— Attendons ! le temps nous instruira peut-être, » répéta la marquise.

VII

ABSENCE.

Le temps passe toujours, il est inexorable. Il ne tient compte ni des prières ni des regrets, il arrive pour les heureux et pour les misérables; souvent il apporte avec lui ce qu'il avait emporté; d'autres fois c'est un abîme scellé d'où rien ne peut sortir. Où vont ces jours qui s'écoulent? D'où viennent ceux qui sont inconnus? Oh! que ces questions soulèvent de pensées! Comment ne pas croire en Dieu, lorsqu'on cherche à approfondir ces mystères! L'imagination, si riche qu'elle soit, trouve là ses bornes.

Il faut adorer, se soumettre et espérer, c'est la meilleure des théories.

Depuis quelques années déjà Maurice habitait Paris. Rien n'était changé en lui, il conservait la même tristesse, la même habitude du travail. Ses amis le chérissaient toujours de même. M. de Blançay avait été cruellement frappé, il avait perdu dans la même année sa mère et sa femme. Robert lui consacra tous ses instants, il employa pour adoucir sa douleur toutes les finesses de l'affection. Frédéric aussi avait à déplorer une perte. La jeune personne qu'il aimait si tendrement, dont il comptait faire la compagne de sa vie, mourut d'une maladie de poitrine à Nice. Il se donna dès lors tout entier aux sciences et devint un des hommes les plus remarquables de notre époque.

Vers la fin de l'année 1814, Maurice partit pour un de ces voyages mystérieux sur lesquels personne ne se permettait de l'interroger. Il resta plus longtemps que de coutume et revint vêtu de deuil. Une grande douleur se peignait dans ses traits. Lorsque M. de Blançay le vit ainsi, il s'informa avec anxiété du sujet de sa peine.

« Nous pouvons pleurer ensemble, mon cher Abel ; comme vous j'ai perdu ce que j'aimais le plus sur la terre.

— Mlle de Carvel?

— Hélas ! oui. Elle est morte dans mes bras. J'ai

au moins eu la consolation de lui fermer les yeux. Et jugez de mon désespoir, j'ai appris dans ce moment suprême que cet ange partageait mon amour. Jamais elle ne me l'avait avoué, car elle savait que toute union était impossible entre nous ; elle préféra me laisser croire à une amitié dévouée, exempte de toute passion, afin que j'eusse moins de peine à supporter mon sort.

— Elle est morte bien jeune.

— Le chagrin, la contrainte l'ont tuée. Je n'ai rien vu de plus déchirant que son agonie. Elle désirait vivre et elle appelait la mort. Elle me demandait si je l'aimais toujours, et me conjurait de l'oublier. Oh! mon cher ami, qu'il faut de courage pour supporter l'existence après de semblables épreuves! Pour mon compte, si des devoirs sacrés ne m'étaient pas imposés, si je n'avais pas juré à Amaranthe que je resterais après elle, avec quelle joie j'irais la rejoindre!

— Oh! Maurice, quelle idée! et vos amis?

— Mes amis ont tous une famille, un intérieur; ils ont des affections devant lesquelles celle qu'ils me portent n'est que bien secondaire; ils se consoleraient promptement quand je n'y serais plus. Mais moi je ne me consolerai jamais! et cependant il me sera impossible de rester près d'eux. Vous ne me parlerez pas assez de ma douleur, ou vous m'en parlerez trop. C'est la solitude qu'il me faut, c'est

le grand spectacle de la nature. Depuis longtemps je veux entreprendre un voyage dans l'Inde, pour donner plus d'extension à mon commerce. Je vais partir.

— Dans l'Inde? Quelle folie! Vous n'en reviendrez pas.

— Que Dieu vous entende!

— Et votre serment?

— Je n'y manquerai point: je ne m'ôterai pas la vie.

— Vous n'avez pas d'enfants, pourquoi donc continuer ce commerce, qui vous fatigue? Votre fortune est faite; vous n'avez pas besoin de l'augmenter.

— Je ne travaille pas pour moi, mon ami, ne m'en supposez pas capable. Pour moi! j'ai plus qu'il ne me faut au centuple; mais j'ai beaucoup de charges.

— Réfléchissez encore avant de vous décider à une expatriation.

— J'ai bien réfléchi, et je suis décidé. Toutes mes mesures sont prises, il ne me reste plus qu'à m'embarquer. J'ai d'abord eu l'envie de m'en aller sans vous dire adieu: c'est si pénible les adieux! mais je n'ai pas eu ce triste courage. Je puis ne pas vous revoir, je puis mourir là-bas, tout seul; il faut qu'au moins il me reste un dernier souvenir de vous, de vous tous qui m'avez aidé à ne pas succomber sous le poids de mes douleurs.

— Comment! vous avez tout préparé?

— Absolument tout. Avant de vous quitter je vous remettrai un paquet qui contient mes volontés dernières et toutes les explications que vous êtes en droit de me demander. Si je suis dix ans sans revenir, si vous n'entendez plus parler de moi d'ici là, vous ouvrirez ce paquet et vous vous conformerez à mes désirs. Je remettrai un paquet semblable à mon notaire, à Frédéric et à la comtesse Louise. Dans le temps où nous vivons on ne saurait prendre des précautions trop rigoureuses.

— Nous exécuterons vos ordres, mais nous ne nous accoutumerons pas à votre absence. La pauvre comtesse surtout, à son âge ces séparations sont cruelles; elle a déjà eu tant de chagrin à la mort de ma mère! Elle se trouvera bien seule! car vous étiez presque son unique société!

— Je vous avoue que je pense souvent à cette bonne M^me^ Louise, et que nos adieux seront les plus cruels à mon cœur. Il y a entre nos positions une étrange sympathie de malheur; elle a besoin de moi, ainsi que vous le dites, elle est pauvre, elle s'est retirée dans sa petite maison et elle compte comme ses meilleurs instants ceux que nous passons ensemble. Enfin, Dieu viendra à son secours!...

— N'irez-vous pas la voir à Blançay?

— Sans aucun doute.

— Je vous y accompagnerai.

— Je désire que Frédéric y soit aussi. Nous nous séparerons là. Je veux que mes regards, avant de quitter mon pays, se portent sur tout ce que j'y ai laissé d'aimé; je veux que nous ayons tous le même dernier souvenir.

— Vos vœux seront exaucés. Nous partirons demain. Avez-vous prévenu Frédéric?

— Pas encore. Je l'ai trouvé tout occupé d'une vieille statue qu'on vient de découvrir; je n'ai pas osé troubler sa joie d'antiquaire. Je lui écrirai ce soir; je n'aurais pas le courage de le lui dire. Songez que depuis notre enfance nous ne nous sommes pas quittés, que nous avons couru les mêmes hasards, partagé les mêmes dangers.

— Espérons dans l'avenir, cher Maurice. »

Les trois amis furent exacts le lendemain au rendez-vous. Ils montèrent en voiture sans se parler. Robert avait laissé la maison entre les mains de son premier commis; il recommanda à M. de Blançay d'y veiller et ajouta :

« Je pars tranquille, je me confie à vous. »

En arrivant à Blançay, on envoya immédiatement prévenir Mme de Narciac. Elle se hâta d'accourir, car lorsque le château était habité, elle quittait sa chaumière et venait s'y établir. Ne se doutant de rien, elle n'eut d'autre idée que la joie de revoir les absents, surtout Maurice, dont le visage pâle lui révéla de nouvelles souffrances.

« Nous vous donnerons de mauvaises nouvelles, chère comtesse, il faut vous armer de courage et vous reporter vers la bonté céleste, avec votre résignation ordinaire, dit le marquis.

— Que voulez-vous dire, mon Dieu !

— Notre cher Maurice va entreprendre un long voyage : il part pour les Indes. »

Une longue causerie s'établit alors. C'étaient de ces recommandations sans fin qu'on trouve toujours trop courtes; c'étaient de ces mots qu'on n'a dans le cœur qu'au moment d'une séparation, car l'amitié a aussi son exaltation, ses inquiétudes, ses soupçons et sa jalousie. Pour une âme passionnée, il y a de la passion partout.

« Et combien d'années resterez-vous éloigné de nous?

—Je ne sais; bien longtemps, je pense. J'ai beaucoup à faire et beaucoup à voir, beaucoup à oublier surtout.

— Pauvre Maurice !

— Voici les paquets dont je vous ai parlé, gardez-les avec soin. Si quelque chose vous a paru étrange dans ma conduite, ne m'accusez pas, je suis une victime de la fatalité et rien de plus. Adieu, adieu, mes amis, ne soyez pas malheureux de mon éloignement, et pensez néanmoins à moi. Je vous aime, je vous regrette et je vous fuis parce que je sens que, présent, je ne puis plus être pour vous qu'un objet de chagrin. Adieu ! »

Un quart d'heure après il était en voiture, et deux jours plus tard au Havre, où il s'embarqua. Il écrivit de là à Frédéric, et sa lettre fut encore le sujet de nombreux commentaires ; il lui exprimait ses regrets et sa peine ; puis il ajoutait :

« Ainsi que je vous l'ai enjoint, si dans dix ans « je ne suis pas revenu et que vous n'ayez pas de « mes nouvelles, vous briserez les enveloppes qui « renferment les papiers. Vous vous réunirez tous « chez Abel avec le notaire. Avant d'en arriver là « toutefois, vous écrirez au comte de Dordan, dont « le notaire vous donnera l'adresse, et vous lui « demanderez s'il veut se trouver à cette assemblée. « Sur son refus, vous passerez outre. »

« Encore un personnage dans ce drame, s'écria la comtesse, un personnage inconnu jusqu'ici.

— Cela est inconcevable, nous ne parviendrons jamais à réunir tous les fils de cette trame si embrouillée, répliqua M. de Blançay. Oh ! cela pique ma curiosité à un point !

— *Qui vivra verra*, dit Frédéric.

— Sans doute, mais qui vivra ? Personne peut-être ! »

VIII

UN NEVEU.

On était alors en 1823 ; l'absence de Maurice durait depuis neuf ans et l'on n'avait plus entendu parler de lui. M. de Blançay avait marié sa fille à son cousin, du même nom qu'elle, et elle était restée veuve après quelques mois, à l'âge de dix-neuf ans. Depuis lors, elle tenait la maison de son père, sans trop de regrets du passé. Elle avait à peine connu son mari, et elle était si jeune que sa douleur ne fut pas de longue durée.

M^me^ de Narciac menait absolument la même vie.

Tout l'été à Blançay, où on ne la voyait jamais assez, et l'hiver dans sa petite maison, qu'elle ne quittait que bien rarement pour un petit voyage à Paris de quelques jours. Elle vieillissait sans infirmités, sans le moindre changement de caractère ni d'esprit. De tous les amis de Robert, elle fut certainement celle qui pensa le plus à lui. Ses habitudes solitaires, son existence retirée, lui laissaient tout le loisir de s'apercevoir de son absence et d'en apprécier la privation.

M. de Servoise, devenu tout à fait un savant, membre de l'Institut, attaché aux beaux-arts, n'avait rien perdu pour cela de la bonté de son cœur et de son originalité piquante. Il parlait souvent de son ami d'enfance, il désirait vivement le revoir; cependant les préoccupations de la science lui apportaient des distractions puissantes. Un grand ouvrage qu'il entreprit alors acheva de l'isoler complétement du passé. Il se livra aux recherches les plus abstraites, aux études les plus sérieuses, il fatigua son esprit, et le repos devint la première nécessité de sa vie.

Un jour qu'ils étaient tous à Blançay, la jeune vicomtesse demanda à M^me^ de Narciac, qui lui avait donné un fort bel émail qu'elle portait en bracelet :

« C'est ce pauvre Maurice, mon enfant, la veille de son départ.

— Qu'est-il devenu? dit M^me^ de Blançay.

— Hélas! je crois bien que nous ne le reverrons

plus. Nous approchons du moment fixé par lui pour accomplir ses volontés, et si d'ici à quelques mois nous n'en avons pas entendu parler, il faudra nous résoudre à le regarder comme mort.

— De quelle date est sa dernière lettre? continua Frédéric.

— Du 16 août 1815.

— C'est-à-dire peu de temps après la seconde invasion. La guerre aura peut-être eu ses conséquences dans les Indes.

— Une seule chose me ferait prendre avec résignation la perte que fait mon père, ce serait la certitude de connaître enfin ce secret qui vous tourmente depuis si longtemps.

— A propos, j'ai pris tous les renseignements possibles sur ce comte de Dordan : personne ne le connaît. Je n'ai pas voulu, néanmoins, m'adresser à la police : j'ai accepté le secret imposé par notre cher absent. Avez-vous été plus heureux que moi, Servoise?

— Non, mon cher ami; j'ai cependant remué ciel et terre.

— Je suis tentée de croire qu'il n'existe pas; c'est un être fantastique, dit la comtesse.

— Eh bien! moi, je crois, au contraire, que ce comte de Dordan est le terrible protecteur qui a influé sur la vie de Maurice d'une manière si barbare. Est-ce son père? Je l'ignore. Je me rappelle

parfaitement l'avoir vu, pendant l'émigration, écrire plusieurs fois au citoyen Dordan ; ce doit être le même.

— Il ne vous a rien avoué à ce sujet, mon cher Servoise?

— Non, madame la comtesse ; seulement un jour je lui demandai quel était cet homme : il me répondit que c'était son intendant.

— Rien ne prouve que ce soit le même.

— Au contraire, ma fille, dans la révolution les titres nobiliaires étaient interdits. Il n'est donc pas étonnant que le comte de Dordan soit devenu en 93 le citoyen Dordan, répliqua le marquis.

—Quel qu'il soit, cet homme doit connaître la position de Maurice, et il n'y a que lui au monde qui la connaisse, dit Frédéric.

— Cela est certain, » ajouta M. de Blançay.

Plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'on parlât de Robert. La chasse venait de s'ouvrir, M. de Blançay courut le lièvre, M. de Servoise griffonna du papier, la vicomtesse fit de la musique, M^me^ de Narciac seule pensait quelquefois au passé.

Un après-midi qu'elle se trouvait seule au château, un domestique posa sur la table une lettre timbrée de Bordeaux et adressée au marquis. L'écriture lui en était inconnue. Cependant elle en fut frappée, et il lui sembla qu'elle devait contenir quelque chose d'heureux. La journée lui parut bien longue, et,

pendant l'absence de M. de Blançay, elle retourna vingt fois la lettre dans ses mains comme pour en deviner le contenu.

On revint fort tard de la chasse ; Frédéric avait fait une course scientifique dans les environs sans trouver ce qu'il attendait, et rien n'est de mauvaise humeur comme un antiquaire désappointé. La comtesse ne put donc se faire entendre jusqu'à ce qu'on fût réuni dans le salon.

« Voici une lettre de Bordeaux, dit-elle au marquis. Lisez-la vite, je vous en prie, je n'ai jamais vu cette écriture, et je suis excessivement curieuse de savoir ce que cette lettre contient. »

M. de Blançay, homme plein d'esprit et de bonnes manières, avait néanmoins dans ses façons une certaine lenteur qui désespérait sa fille et bien souvent les autres. Avant qu'il eût tiré ses lunettes, serré son mouchoir, regardé le cachet, l'adresse, le timbre, il s'écoula quelques minutes.

« Je serais votre mère, mon cher Abel, s'écria la chanoinesse, mais je suis loin de votre modération. A votre place, j'aurais plutôt déchiré le papier pour l'ouvrir plus vite.

— Il faut bien voir, comtesse, il faut bien voir! vous êtes d'une pétulance... »

Lorsqu'il eut regardé la signature il jeta un cri.

« Maurice! c'est Maurice!

— Mon Dieu ! c'est Maurice ! répétèrent-ils tous à la fois.

— Je ne sais ce qui me le disait, pensa la chanoinesse.

— Mais ce n'est pas son écriture.

— Lisez, lisez, mon père, ou voulez-vous que je vous en épargne la peine ?

— Écoutez, voici cette lettre :

« Mes bons amis, c'est à vous tous que je m'adresse, « si Dieu a permis que, après une si longue absence, « nous nous retrouvions ensemble. Vous ne m'attendiez plus sans doute, et déjà vous songiez à la « réunion funèbre que je vous ai imposée. Hélas ! la « mort n'a pas voulu de moi, quoi que j'aie fait pour « la rencontrer. Enfin, après de longues et cruelles « épreuves, dont le récit vous touchera peu sans « doute, me voilà de retour, et le premier moment « de joie que j'aie éprouvé depuis neuf ans a été « l'idée de vous revoir. Vous revoir, hélas ! je ne le « pourrai plus. Le pauvre aveugle ne pourra que « vous serrer dans ses bras !

« Je suis à Bordeaux depuis hier ; je ne tarderai « pas à vous rejoindre. J'attends ici un de mes neveux, le baron de Wilborg, qui désormais ne nous « quittera plus, mon cher Abel, et pour lequel je « réclame comme pour moi votre bonne hospitalité. « Vous comprenez avec quelle impatience j'attends

« le moment qui doit nous réunir ! D'ici là écrivez-
« moi, je vous en conjure. Racontez-moi aussi tout
« ce qui s'est passé en mon absence. M'aimez-vous
« encore ? Hélas ! mes bons amis, je ne suis à
« présent que l'ombre de moi-même, un vieillard
« infirme. Si vous êtes toujours tels que je vous ai
« connus, vous me chérirez deux fois davantage.

« Adieu ; à bientôt.

« MAURICE. »

— Aveugle ! le pauvre Maurice ! s'écria la chanoinesse, qui pleurait. Que de misères ! que de souffrances !

— Cela est affreux ! dit la vicomtesse.

— Mais, répliqua M. de Servoise, voici du nouveau, un neveu !

— Vous ignoriez cela ? demanda Mme Louise.

— Je ne lui ai jamais connu de sœur.

— Il n'en a pas parlé au moins, reprit le marquis de Blançay.

— Il faut toujours un petit mystère à ce pauvre Maurice. C'est un anneau de plus qui se déroule.

— Frédéric, vous ne pouvez lui pardonner de ne pas vous avoir tout dit.

— Je lui pardonne mille fois, n'est-il pas assez malheureux ?

— Nous allons lui répondre et retourner à Paris pour l'y attendre, ajouta le marquis.

— Je vous accompagnerai si vous le permettez, monsieur.

— Je ne puis m'empêcher de songer à ce baron de Wilborg. Nous l'interrogerons ; il doit en savoir davantage, interrompit Mme de Blançay.

— Parlera-t-il, chère vicomtesse, le croyez-vous ?

— Je ne sais ; il est probablement très-fortifié contre les questions, répondit Mme de Blançay.

— Peut-être Maurice à présent aura-t-il plus de confiance ; qu'en pensez-vous, Frédéric ?

— Je pense, mon cher Abel, que jusqu'à présent, vous et moi, nous avons servi de compères, et nous ne sommes pas encore dans le secret. Mais il faudra bien qu'il nous dise enfin le mot de l'énigme. »

IX

JEUNES AMOURS.

Mme de Blançay éprouvait comme son père les préoccupations les plus vives au sujet de Maurice, mais à peine âgée de vingt ans, elle avait de plus que son père une imagination ardente et l'inexpérience de la vie. C'était une jolie petite femme, mince et délicate, gracieuse, distinguée, réunissant toutes les conditions de la beauté aristocratique et tous les agréments de son âge. Elle était entourée d'adorateurs, qu'attiraient sa beauté et sa grande fortune. Elle annonçait hautement l'intention de

ne pas se remarier et de vivre tranquillement dans la maison de son père. Cependant, malgré sa résolution, elle s'occupa beaucoup du jeune Henri de Wilborg. Il avait à ses yeux l'étrangeté d'un héros de roman ; le mystère dont s'entourait son oncle reflétait sur lui, et sans s'en apercevoir, il devint bientôt l'objet de toute sa passion.

On préparait dans l'hôtel l'appartement destiné aux voyageurs. Christine veillait elle-même à ce qu'il ne leur manquât rien, et s'occupait de ces mille petits détails qui indiquent la présence d'une femme.

Une lettre de Henri de Wilborg, datée d'Étampes, annonça leur arrivée pour le lendemain. Cette lettre, fort mesurée et très-digne, laissait pourtant deviner une vive reconnaissance et le plus grand désir d'être agréable aux amis de son oncle.

« On voit que ce jeune homme n'a jamais été heureux, dit le marquis. Il ne sera point ingrat.

— Croyez-vous, mon père, que si jeune il ait déjà souffert ?

— Hélas ! mon enfant, vous ignorez que bien des gens ne naissent que pour souffrir.

— Le reconnaîtrons-nous, ce pauvre ami ! il doit être bien changé ! s'écriait Frédéric de Servoise.

— Il ne nous verra pas, lui ! disait M^me^ de Narciac.

— Ma chère comtesse, nous y gagnerons sûre-

ment. Dix ans, à notre âge, n'embellissent pas, répliquait M. de Blançay.

— Mon père, j'ai envie d'ouvrir la fenêtre, nous les verrons arriver. »

Et elle se plaça en effet sur le balcon. Une demi-heure après, une calèche de voyage s'arrêtait devant la porte cochère.

« Les voilà! s'écria Christine, les voilà! »

Tous se précipitèrent sur l'escalier; ils arrivèrent sous le vestibule au moment où la portière s'ouvrait, et ils virent un jeune homme de la tournure la plus élégante qui venait de baisser le marchepied.

Henri, car c'était lui, se retira en arrière, et Mme de Narciac, M. de Blançay et M. de Servoise montèrent dans la voiture pour embrasser le pauvre aveugle. Hélas! combien il était changé! Ils se regardèrent en silence, ayant bien de la peine à retenir leurs larmes. Pendant ce temps le voyageur pressait leurs mains, écoutait leurs voix, faisait mille questions sans attendre de réponse.

« Pour aujourd'hui, dit Maurice à ses amis, Henri vous cède ses fonctions; il les reprendra demain. Je ne vous l'ai pas présenté encore, mais vous l'avez reconnu, n'est-ce pas?

— Et nous l'aimons déjà, parce qu'il vous est cher, en attendant que nous l'aimions pour lui-même, » répondit M. de Blançay.

On arriva à l'appartement de Maurice.

« Où m'avez-vous placé ? demanda-t-il.

— Dans l'ancienne chambre de ma pauvre mère, mon ami ; cela ne vous afflige pas ?

— Au contraire. C'est celle que je connais le mieux. Je la vois parfaitement. N'y a-t-on rien changé?

— Christine l'a un peu modernisée pour vous, mais ce sont presque les mêmes meubles. La vieille pendule que vous aimiez tant !

— Oui, il y en avait une pareille à Lyon sur la cheminée de Mme de Carvel, n'est-ce pas, Frédéric ? Oh ! je vous remercie de me l'avoir conservée.

— Maintenant, interrompit le marquis, il faut qu'il se repose. Nous allons le laisser libre, il doit être fatigué.

— Je suis bien malade, surtout. On souffre cruellement avant de mourir !

— Ne parlons pas de cela au moment du retour !

— Chère comtesse, aurez-vous la charité de venir causer avec moi ? Depuis si longtemps je suis privé de ce bonheur.

— M. de Wilborg, reprit M. de Blançay en s'adressant à Henri, il est inutile de vous dire que vous êtes ici chez vous.

— J'ai mille grâces à vous adresser, monsieur, je vous demanderai la permission de me retirer pour changer de costume, puisque mon oncle n'a pas besoin de moi.

— N'est-il pas vrai qu'il est beau, mon Henri? continua Maurice lorsque le jeune homme se fut retiré. Et si vous saviez quel caractère, quelle bonté! Toujours le même, jamais un murmure. Je ne suis pas souvent aimable, il ne semble pas s'en apercevoir; et puis c'est un poëte, il fait des vers ravissants; il a tout l'esprit du monde avec une modestie sans pareille. C'est un être parfait.

— Nous sommes bien heureux de le connaître, je vous assure, répondit le marquis.

— Reposez-vous, mon ami, je reviendrai plus tard, » ajouta la comtesse.

Quelques heures après elle rentra.

« Oh! mes amis, que je suis heureux de vous retrouver, lui dit-il. Comment êtes-vous?

— On dit que je vieillis doucement. Blancay est presque toujours le même. Quant à Frédéric, il a, comme vous, la vue très-faible. C'est l'excès du travail qui le fatigue. On ne peut pas obtenir de lui qu'il se repose.

— Et Christine?

— Elle est charmante, elle ressemble à sa mère.

— Tant mieux! Oh! que je voudrais la voir!

— Cela viendra, mon ami, nous vous guérirons.

— Non, chère Louise; non, cela n'est pas possible. Je ne me fais pas d'illusions, je suis venu mourir en France.

— A votre âge !

— Oh ! je suis vieux par la douleur !

— La douleur ne tue pas ; voyez si je n'ai pas vécu.

— Vous ! vous êtes une sainte !

— Non, mon ami, mais je suis une femme, et nous avons bien plus de facultés que vous pour la douleur ; la Providence est prévoyante !

— Dieu m'a envoyé pour consolation le jeune Henri. Je l'avais laissé enfant, je le retrouve un homme tel que ma tendresse pouvait le désirer. Il me guide, il me soutient, il me soigne ! Vous l'aimerez, n'est-ce pas?

— Je l'aime déjà, mon ami, ainsi que le marquis vous l'a dit, pour l'amour de vous ; le reste viendra plus tard.

— Vous allez rester quelque temps avec nous ?

— Je ne le puis pas, il faut que je retourne à Blançay. Vous n'avez pas oublié ma vieille femme de chambre? Elle est infirme, mourante ; je ne l'aurais pas quittée, si ce n'eût été pour vous voir. Pensez donc que nous ne nous sommes pas séparés depuis soixante ans ! C'est une amie aussi ! Et je lui dois tant ! Elle m'a donné tant de preuves d'un attachement sans bornes ! D'ailleurs, vous suivrez sans doute le marquis à sa terre? Nous ne serons donc séparés que fort peu de semaines.

— Oh ! ma chère comtesse ! nous nous sépare-

rons bientôt pour ne plus nous revoir que dans le ciel! »

Les premiers jours furent tous à la joie de la réunion. On fit raconter à Maurice cent fois les dangers qu'il avait courus pendant son voyage de dix ans. Henri et Christine, assis près l'un de l'autre, partageaient, avec toute l'exaltation de leur âge, les impressions des auditeurs. Ils se parlaient à peine, mais ils se comprenaient si bien! Ces instants d'intimité les lièrent plus que n'auraient pu faire six mois passés dans le monde, et puis ils étaient si bien d'accord pour soigner Maurice! Ils lui faisaient tour à tour la lecture. Lorsque la chanoinesse fut repartie, que M. de Servoise retourna à sa science, monsieur le marquis à ses affaires, ils passèrent la plus grande partie de leur temps seuls avec lui. En vain les pressait-on de chercher quelques plaisirs, c'était là leur distraction la plus douce. Lorsqu'on fut arrivé à Blançay, la liaison devint plus étroite encore : ils ne se perdaient plus de vue une minute, et pourtant ils ne se disaient rien de l'amour qui remplissait leur cœur. Christine ne s'en rendait pas compte; Henri comprenait leur position, mais il évitait d'y changer quelque chose, dans la crainte de faire évanouir ses rêves.

Après six mois de séjour au château, Maurice annonça qu'il allait faire un voyage et qu'il emmènerait son neveu. Au mot de séparation les jeunes gens pâlirent.

— Et serez-vous longtemps, mon ami?

— Je ne puis le savoir d'avance, ma chère enfant.

— Et quand partons-nous, mon oncle?

— Après demain matin.

— Allons, pensa le marquis, voilà encore des voyages! »

Le désir de le faire s'expliquer lui vint, et il dit:

« A propos, Maurice, voulez-vous reprendre les paquets que vous nous avez confiés?

— Cela est inutile, mon ami, dans mon état de santé on est toujours bien près de la mort, et ce n'est pas la peine de vous redemander ce que je serais obligé de vous rendre.

— Et... où allez-vous?

— Chez M. de Dordan.

— Ah! »

La conversation en resta là.

La veille du départ, il faisait un temps superbe, les fenêtres de la chambre de Maurice étaient ouvertes, la journée avait été étouffante, il venait de s'endormir. M. de Blançay, la chanoinesse et Frédéric jouaient au whist dans le salon avec le curé. Christine et Henri restaient seuls près de l'aveugle. La lune éclairait l'appartement et ses rayons arrivaient en plein par la croisée. On n'entendait d'autre bruit que le mouvement des feuilles agitées par un vent léger et le bruissement du ruisseau que la

lumière semait de paillettes d'argent. Une clématite fleurie embaumait l'air. Au loin se découvrait un magnifique paysage. C'était enfin une de ces soirées qui réveillent invinciblement des idées poétiques et romanesques. Les jeunes gens, placés auprès l'un de l'autre, contemplaient ce spectacle. Leur cœur était si plein qu'ils ne purent s'exprimer que par des larmes.

« Je vais vous quitter, madame, dit enfin Henri ; demain, vous admirerez tout cela sans moi. Daignerez-vous m'accorder un souvenir?

— Je ne sais point oublier, répondit-elle.

— Et moi, comme je vais penser à vous ! comme je vous regretterai ! Oh ! Christine, que ne puis-je rester ici toujours !

— Il faut suivre votre oncle, M. Henri ; heureusement nous nous reverrons ! »

Il osa lui prendre la main, elle fit un geste pour la lui retirer, puis elle la lui abandonna ; ce mouvement fut tout un aveu. Le voile une fois déchiré, ils se racontèrent ce qu'ils avaient éprouvé depuis qu'ils se connaissaient, ils se révélèrent mutuellement le passé de leur amour si pur, et ce furent de ces joies ineffables, de ces ravissements de la passion, qui n'ont point de mots pour les exprimer, qui se lisent dans les yeux, qui se sentent par le cœur et qui coûtent tant de regrets lorsqu'on les a perdus. Ils se jurèrent une constance éternelle, ils

arrangèrent leur avenir, ils créèrent mille doux projets; les heures passèrent comme des minutes, et la soirée était bien avancée lorsque Maurice s'éveilla. Il fallut alors se séparer. Mais quel bonheur remplissait leurs âmes! Avec quelle ferveur Christine remercia Dieu! Les plus belles prières sont celles que dicte l'amour. Soit qu'il souffre, soit qu'il remercie, il est véritablement éloquent avec le ciel; c'est qu'il en vient!

Le lendemain, l'oncle et le neveu partirent. Ils ne dirent point vers quel pays ils se dirigeaient. Deux jours après, Christine reçut la lettre suivante, datée de Paris :

« Pardonnez-moi, mon adorée Christine, si vous « ne recevez plus de mes nouvelles. J'ai promis à « mon oncle, je lui ai juré même que je n'écrirais « à personne du lieu même où nous nous rendons, « et c'est à grand'peine que j'ai obtenu la permis- « sion de vous adresser ces deux mots sous le pré- « texte d'une commission que vous m'avez donnée. « — Je me suis privé toute ma vie du bonheur « d'écrire à mes amis, m'a dit mon oncle, parce « qu'on l'avait exigé, et ce n'est qu'à la même con- « dition que je puis vous y conduire. » Il est là; il « demande pourquoi je suis si longtemps à faire ma « lettre. Il faut vous quitter, Christine, mais vous « savez que mon cœur ne vous quitte pas. »

Mme de Blançay ne parla à personne de cette lettre, qui occupa bien vivement son imagination. Les jours et les mois lui semblèrent des années. Elle devenait triste, rêveuse ; on ne comprenait rien à son humeur. La comtesse seule la devina ; elle le lui fit comprendre pour provoquer sa confidence. La jeune femme se tut. Elle gardait dans son cœur ce secret, le premier et le plus cher de son existence ; elle l'aurait cru profané si un autre qu'elle en eût pénétré le mystère. A son retour à Paris, elle ne chercha pas le monde, elle si empressée d'ordinaire à courir les bals. Elle aimait ! c'est tout dire.

Vers la fin de décembre, au moment où on les attendait le moins, Henri et Maurice revinrent. Ce fut une joie proportionnée aux chagrins passés. Les amants se racontèrent tout cela dans un serrement de main. Maurice était très-malade : son état avait encore empiré ; ses amis en furent douloureusement frappés. Lorsqu'ils lui en firent l'observation :

« Oui, leur répondit-il, je sens que le terme approche ! »

Ils se regardèrent tristement, car ils ne se dissimulaient pas que cela était vrai.

Dès la première soirée, lorsque Maurice fut endormi, les jeunes gens se retirèrent dans le boudoir de la vicomtesse, sûrs de ne pas y être interrompus. Après tous les serments répétés, toutes les

inquiétudes racontées, Christine, qui méditait son plan depuis longtemps, dit à Henri :

« Au point où nous en sommes, mon ami, lorsque nous n'avons plus d'autre vœu que celui de nous unir, il faut que je sache tout ce qui vous concerne. Ne croyez donc pas que je sois indiscrète et répondez-moi franchement. Qui êtes-vous ?

— Henri de Wilborg ; du moins je ne me suis jamais connu d'autre nom que celui-là.

— Où êtes-vous né ?

— Je l'ignore.

— Mais enfin où avez-vous été élevé ?

— Sur les bords du Rhin, à Wolstheim.

— Et par qui ?

— Par le curé M. Folmer.

— Vous ne connaissez pas vos parents ?

— Je n'en ai point vu d'autre que mon oncle.

— Et vous n'avez pas de souvenirs antérieurs à ce village ?

— Quelques-uns, mais ils sont bien obscurs. J'étais dans une grande ville, dans une grande maison très-noire, avec une vieille femme. Presque tous les jours il en venait une jeune et belle, qui m'embrassait et me donnait des joujoux. Cette ville n'était pas Paris ; cependant il y avait aussi une large rivière. Un jour la jeune femme me remit entre les mains de mon oncle, elle sanglotait, et je me souviens que je pleurais aussi.

— Ne l'avez-vous jamais revue?

— Une fois, j'avais dix ans, mon oncle vint me prendre à Wolstheim, où il m'avait conduit; il était fort triste; nous fîmes une longue route en voiture, pendant laquelle il ne me parla pour ainsi dire pas. Nous arrivâmes à un château, dont j'ignore le nom et la situation, et nous y trouvâmes la jeune dame, que je ne reconnus point, tant elle était changée. Elle m'interrogea, elle me couvrit de caresses; je restai une heure avec elle, et puis nous repartîmes comme des gens qui craignent d'être vus.

— Tout cela est bien étrange! Et que vous arriva-t-il ensuite?

— Mon oncle me reconduisit, me quitta presque sans m'embrasser, et je fus quelque temps sans entendre parler de rien. Il revint vêtu de noir, me prévint que j'allais quitter pour n'y plus revenir de longtemps l'asile de mon enfance, puis il me conduisit au collége de Juilly, où je suis resté jusqu'à dix-huit ans, sans le revoir. M. Folmer vint me reprendre, et je demeurai avec lui jusqu'au moment où mon oncle m'a rappelé. Voilà toute mon histoire, ma chère Christine; ajoutez-y, si vous voulez, que jusqu'à ma majorité j'ai touché six mille francs de pension, et que, depuis lors, le banquier qui me la paye m'a prévenu qu'elle serait portée à quinze.

— Évidemment votre mère est la dame si triste, et était une sœur de M. Robert.

— Je ne m'explique pas le sentiment inouï que j'inspire à mon oncle. Tantôt il me serre dans ses bras en m'appelant son bien-aimé Henri, son seul espoir, sa seule consolation ; tantôt il me repousse avec des cris sauvages comme si je lui faisais horreur. Lorsque l'accès est passé, il me demande pardon, et un instant après il recommence.

— Plus vous parlez et plus mon étonnement redouble. D'où venez-vous à présent?

— J'ai donné ma parole de ne le révéler à qui que ce soit.

— Vous étiez chez le comte de Dordan?

— Mon oncle vous l'a dit lui-même.

— Et quel homme est-ce?

— Un vieillard fort âgé.

— Est-il bon, est-il méchant?

— Il est plutôt méchant que bon, il ne voit absolument personne. Mon oncle le traite avec une déférence incroyable, il n'y répond que par une froideur presque insultante.

— Est-ce que votre oncle l'aime?

— Il ne l'aime pas, il ne le craint pas, c'est inimaginable.

— Mais enfin, comment est-il avec lui?

— Comme un homme qui remplit son devoir.

— Il l'appelle monsieur?

— Oui, et le comte lui dit Maurice.

— Comment le comte est-il pour vous?

— Horriblement. Il me maltraiterait si je le laissais faire.

— Votre oncle ne s'en fâche pas?

— Mon oncle ne lui parle qu'avec le plus profond respect; néanmoins il lui a fait observer que je ne méritais pas de semblables procédés, qu'il m'emmènerait si cela continuait encore.

— Depuis lors?

— Il a cessé de me tourmenter. Seulement il ne semblait pas s'apercevoir que j'étais là, et ne m'adressait plus la parole.

— Vous ne savez pas quels liens l'attachent à M. Maurice?

— Je n'ai rien de certain à cet égard. Je dois ajouter, Christine, que si je découvrais quelque chose je ne le révèlerais à personne, pas même à vous.

— Je me perds dans tout ceci et j'en suis effrayée. Pour notre mariage il faudra des actes officiels, votre oncle en voudra-t-il donner? Votre histoire commence absolument comme la sienne, on voit qu'il vous a fait suivre les mêmes errements; puisse-t-elle ne pas se terminer de même!

— Oh! Christine, croyez-vous donc qu'il soit possible de nous séparer?

— Je crois tout, lorsque j'ai peur.

— Encore un mot, chère amie : ce que je vous ai confié doit rester absolument entre nous. Peut-

être mon oncle veut-il le tenir secret, puisqu'il n'a parlé de moi à aucun de ses amis, pas même à Mme de Narciac.

— Soyez tranquille, ce n'est plus votre secret, c'est le nôtre.

— Nous nous marierons malgré tout.

— Mon père n'y consentira point, j'en suis sûre, lui qui aime tant les choses loyales et franches.

— Nous partirons ensemble!

— Henri, on voit bien que vous n'avez jamais eu de père!

— Vous avez raison, mon amie; et mon pauvre oncle. »

Ils passèrent tout l'hiver en conjectures et en conversations de ce genre. Au printemps, Maurice annonça qu'il allait partir seul avec son domestique; que Henri devait rester à Paris pour y continuer son droit, et que d'ailleurs il se passerait bien de lui.

Le baron, partagé entre le désir de le suivre et la crainte de quitter Mme de Blançay, ne lui répliqua rien.

« Je vous laisserai donc ici, mon cher enfant; je vous recommanderai à Blançay, à la comtesse, à Servoise, car nous ne nous reverrons jamais.

— Et pourquoi, mon oncle?

— Je ne reviendrai plus ici, je touche au terme de mes souffrances, je vais mourir.

— Vous avez de semblables idées, et vous ne m'emmenez pas!

— C'est parce que j'ai ces idées, que je ne vous emmène pas.

— Alors vous ne m'aimez point, car vous ne me refuseriez pas la grâce de vous voir jusqu'au dernier moment.

— Cela est impossible, il faut que j'aille mourir où je vais, et nul ne doit assister à ma mort que celui qui m'attend.

— Je n'aurai plus une minute de tranquillité.

— Est-ce que vous me plaignez d'être à la fin de ma course? Oh! mon enfant, vous ne supposez pas combien j'ai besoin de repos! Écoutez-moi, et recueillez bien mes paroles. Vous allez vous trouver seul, mon cher Henri, car les amis auxquels je vous laisse, avec la meilleure volonté possible, ne pourront pas vous faire une famille. Peut-être à ma mort aurez-vous un désenchantement cruel, peut-être aurez-vous à souffrir des humiliations blessantes. J'ai fait tout au monde pour vous les épargner, mais quand je n'y serai plus, qui vous protégera, mon pauvre enfant?

— Dieu et elle! pensa-t-il.

— Nos destinées se ressemblent; le hasard qui a pris soin de les rapprocher tient du prodige. Je sais donc d'avance par expérience ce que vous aurez à souffrir.

— Il est possible que je sois plus heureux que vous.

— Je ne le crois pas, car vous avez aussi de mon caractère. Ne commettez pas la même faute que moi. J'ai trop laissé voir que j'avais quelque chose à cacher, cela attire l'attention.

— Je n'ai rien à cacher, moi, mon oncle !

— Vous n'avez rien à cacher, puisque vous ignorez tout. Plus tard, vous apprendrez...

— Oh ! ne me dites rien... J'aime mieux garder mon ignorance !

— Il faudra pourtant que vous la perdiez un jour. Mais poursuivons. Je vous laisse ici chez Blançay ; vous occuperez cet appartement jusqu'à ce que le comte de Dordan veuille vous appeler auprès de lui. Il disposera de votre sort.

— J'hésitais à vous ouvrir mon cœur, mon bon oncle, mais ce mot me décide. Ainsi que vous le dites, nos histoires se ressemblent, et le souvenir de ce qui vous est arrivé éveille mes craintes. Apprenez tout : j'aime et je suis aimé. Nous nous sommes juré de nous unir. Me faudra-t-il, comme vous, voir crouler mon bonheur devant la volonté de ce vieillard inflexible ?

— Hélas ! oui, car de lui seul dépend votre avenir !

— Qu'il m'abandonne donc, alors ! Je ne sais quels liens m'attachent à lui, mais quelque serrés

qu'ils soient, ils ne sauraient me faire oublier les serments que j'ai prononcés. Je ne me soumettrai pas à sa tyrannie.

— Et il vous abandonnera, et.... Mon Dieu ! je ne puis en dire davantage.

— Je suis majeur, mon oncle ; je suis mon maître, je secouerai ce joug.

— Pauvre Henri ! vous ne savez pas contre quelle volonté de fer vous irez vous briser ! Mais cette femme que vous aimez, qui est-elle ?

— Je ne puis la nommer sans son consentement.

— Je l'ai devinée, moi ; lorsque vous êtes ensemble auprès de moi, l'émotion de votre voix me dit qu'il y a de l'amour entre vous. C'est une noble et douce créature. Ne faites point d'éclat, je vais parler pour vous, et peut-être à mon lit de mort ne me refusera-t-il pas la seule grâce que je demanderai ! »

Maurice, après avoir fait ses adieux à Henri, voulut avoir ses amis réunis autour de son fauteuil. Il leur fit part de ses pressentiments et réclama d'eux tous leurs soins pour son fils adoptif.

« Faites pour lui ce que vous avez fait pour moi, il le mérite davantage et il vous en récompensera mieux, je l'espère. Ne me pleurez pas, ajouta-t-il en entendant que tout le monde sanglotait, je n'étais ici-bas qu'un martyr. »

Il est inutile de vous raconter les scènes douloureuses qui suivirent cette dernière séparation. La

comtesse Louise fut sérieusement malade. L'affection qu'elle avait pour Maurice tenait de la passion. Elle avait si peu de gens à aimer qu'elle les chérissait avec tout le dévouement que le ciel avait placé dans son cœur.

Christine regretta Robert, mais celui qui lui était si cher était resté près d'elle. Oh ! qu'une femme oublie de chagrins lorsqu'elle peut se dire : Il est là, et il m'aime !

Maurice n'écrivit pas, comme il l'avait fait autrefois. On commençait à croire qu'il avait donné une fausse alarme. Un matin, Henri reçut d'un notaire une invitation à se présenter chez lui. Christine et lui formèrent toutes les conjectures imaginables sur ce message. Lorsqu'il revint du rendez-vous, il était pâle, il se soutenait à peine. M. de Blançay l'interrogea.

« Qu'y a-t-il, mon cher Henri ? vous m'effrayez.

— Le notaire m'a remis une lettre de M. Dordan.

— Eh bien ?

— Eh bien ! mon oncle est mort, monsieur. »

X

LES CACHETS DE CIRE NOIRE.

La mort de Maurice, bien qu'attendue depuis longtemps, affligea profondément ses amis. Ils étaient si accoutumés à son état de souffrance qu'ils se berçaient de chimériques espérances et croyaient qu'il pourrait vivre longtemps ainsi.

« Hélas ! disait Henri, me voilà seul au monde, à présent.

— Si vous m'aimiez autant que je vous aime, Henri, répondait Christine, vous n'auriez pas besoin de famille !

— Et maintenant, que va-t-il arriver? Mon oncle m'a préparé à des déceptions cruelles. Si je n'ai plus ni fortune ni position, voudrez-vous encore de moi?

— Rappelez-vous, Henri, que j'ai juré d'être à vous : rien ne nous séparera. »

Il fallut entrer en correspondance avec M. de Dordan. Par suite de sa bizarrerie, il exigea que le notaire en fût l'intermédiaire afin de rester parfaitement inconnu. M. de Blançay fit subir un interrogatoire à Henri pour connaître au juste ses relations avec le comte et savoir quel rôle il devait adopter dans toute cette affaire. Le jeune homme lui répéta ce qu'il avait dit à Christine, avec les mêmes restrictions et les mêmes détails. Le marquis comprit alors qu'il lui fallait un défenseur auprès du vieillard, et dès lors il accepta cette mission.

M. de Dordan répondit courrier par courrier à une demande sur les dernières dispositions de Maurice, par un testament en bonne forme, dans lequel il lui léguait toute sa fortune au détriment de son neveu. On ne pouvait concevoir comment cet homme si juste, dont l'affection pour le baron était si tendre, avait pu consentir à le déshériter au profit d'un homme qu'il semblait haïr.

M. de Wilborg en fut plus désolé que surpris. Lui seul appréciait l'empire sans bornes que M. de Dordan exerçait sur Maurice.

« Il l'y aura forcé, répétait-il, et peut-être a-t-il acheté à ce prix son consentement à mon mariage. Alors, que le ciel le bénisse ! »

On avait mis les scellés dans l'appartement de Maurice, et on devait les lever le jour où on ferait l'ouverture des fameux paquets cachetés. On écrivit encore à M. de Dordan pour le prier de venir assister à cette solennité de famille. C'était la volonté expresse de Maurice, et en raison de sa qualité d'héritier, on ne pouvait se passer de lui.

Voici ce qu'il répondit :

« Je donne ma procuration à mon notaire et je ne « me soucie pas de me déranger pour une scène de « comédie. J'abandonne de bon cœur au baron de « Wilborg ce qu'il trouvera dans l'appartement de « Maurice en meubles, effets, etc. Je lui abandonne « également les papiers et titres conservés sous « enveloppe entre les mains des amis du défunt. Je « souhaite qu'il en soit satisfait. »

Cette note, communiquée à qui de droit, on prit jour pour la réunion. La comtesse Louise envoya ce qui lui avait été remis ; il lui était impossible de quitter son lit depuis la mort de Maurice, elle ne pouvait donc par conséquent venir à Paris.

La vieille du jour fixé pour la levée des scellés, Christine et Henri entrèrent dans la chambre de Maurice.

« Que c'est affreux, la mort! dit Christine. Voilà cette chambre telle qu'il l'a habitée; voilà les mêmes meubles, les mêmes objets, et jamais il ne reverra cela, et la main qui touchait ces livres est glacée. Les ouvrages des hommes, tout futiles qu'ils soient, durent encore plus qu'eux!

— Et là, Christine, dans ce secrétaire, il y a peut-être notre sort! Mon oncle y serrait ses papiers les plus secrets. S'il ne les a pas enlevés lui-même, ils doivent y être.

— Ils y sont donc alors. Comment voulez-vous qu'il les ait pris?

— Oui, ils sont là. »

Une larme roula dans ses yeux.

« Oh! je pense à ma pauvre mère, morte sans doute, et privée toute sa vie de ma tendresse; à mon père, dont je n'ai jamais entendu prononcer le nom. Qu'était-il? je l'ignore. M. Folmer m'a dit seulement qu'il avait succombé sur le champ de bataille. Voilà tout!

— Calmez-vous, Henri, et songez que, quoiqu'il arrive, je vous reste. »

Il prit sa main qu'il baisa tendrement.

La nuit suivante personne ne dormit dans la maison. M. de Servoise accourut dès le matin, et il ne fut plus question que du grand événement du jour.

« Ce secret qui m'occupe depuis près de quarante

ans, je l'apprendrai donc aujourd'hui, disait Frédéric.

— Mon cher, nous devons cette solution à une bien triste cause ! répliqua le marquis.

— Je le sens comme vous, et plus que vous, peut-être, moi son ancien ami, son compagnon d'études. Je ne me consolerai jamais de sa perte. Néanmoins j'avoue que je me meurs d'impatience à l'idée de connaître le mystère de sa vie.

— Je le crois bien sombre.

— Et moi aussi, hélas ! répondit Henri.

— Cet homme si bon a toujours été malheureux ! continua M. de Blançay.

— C'est souvent le sort des plus belles âmes ! interrompit Christine.

— Les notaires viendront de bonne heure. Il faut tout préparer. Quel homme que ce M. Dordan, qui appelle cela une scène de comédie ! ajouta le maître de la maison.

— Il a dédaigné d'y venir.

— Il la redoute peut-être.

— Oh ! monsieur, si vous le connaissiez, s'écria le baron, vous ne parleriez pas autrement. »

Lorsque midi sonna on introduisit les gens de loi et les témoins exigés. Cet appareil porta dans tous les esprits une sorte de recueillement. On ne se parlait qu'à voix basse, on remuait les meubles sans bruit, et lorsqu'on commença à briser la cire des empreintes chacun se sentit frémir.

— Voici le premier paquet, confié à M. le comte Servoise, » dit à haute voix le clerc.

La première chose qui se présenta ce fut une petite lettre portant pour suscription :

A mes amis !

Le clerc la passa à M. de Servoise, qui l'ouvrit d'une main tremblante et lut ce qui suit :

« Pardonnez-moi, mes amis, vous qui me fûtes « si chers, pardonnez-moi le stratagème dont j'ai « usé envers vous. J'avais un secret à garder, un se- « cret d'où dépendait la vie et l'honneur de ce que « j'ai maintenant de plus cher au monde. J'ai tout « employé pour le mettre à l'abri des recherches. « J'ai supposé que, pendant mon absence, si je « n'imposais pas un frein à votre affectueuse curio- « sité par une fausse confidence, vous finiriez peut- « être par découvrir ce que personne ne doit savoir. « Je vous ai donc remis à chacun un dépôt qui vous « trompera jusqu'à ma mort, et lorsque je ne serai « plus, je suis sûr que vous ne repousserez pas ma « dernière prière. Au nom de notre longue amitié, « au nom de mes souffrances, jetez un éternel « oubli, non pas sur moi, mais sur mon passé. Ne « faites pas la moindre démarche pour en appren- « dre l'origine. Laissez en paix ma cendre et ne « troublez pas mon repos, en évoquant des fantômes

« évanouis depuis si longtemps. Que les morts « dorment tranquilles et que les vivants restent à « l'abri de tout scandale et de tout chagrin ; c'est le « plus cher de mes désirs. A vous toujours.

« MAURICE-ROBERT-JAMES DE SAINT-HILAIRE, baron DE SAINT-CLAIR. »

Un long silence suivit cette lecture.

« D'après cette déclaration, il est probable que notre recherche est inutile et que nous ne trouverons rien dans les autres paquets, dit le notaire.

— N'importe, ouvrons-les.

— Voici le mien, dit le marquis. Il renferme la même lettre et quelques papiers insignifiants.

— Et le mien, ajouta le notaire, rien non plus.

— Et celui de madame la comtesse, rien non plus.

— Rien ! répéta Henri d'une voix émue.

— Il nous reste maintenant, reprit le notaire, à briser les scellés et à faire l'examen des meubles. »

Tous se levèrent et marchèrent vers l'appartement de Maurice.

Henri et Christine échangèrent un regard qui peignait leurs angoisses.

On trouva dans les armoires des effets appartenant à Maurice, dans le secrétaire une grande quantité de lettres toutes insignifiantes. Il ne resta plus que deux tiroirs à ouvrir, l'un des deux était celui

que Henri de Wilborg avait désigné comme renfermant les choses plus particulièrement précieuses à son oncle. A peine y eut-il mis la main que la physionomie de l'officier public prit une teinte plus grave.

« Voici, dit-il, des correspondances plus intimes, que dois-je en faire?

— Tout ici appartient au baron de Wilborg d'après la volonté même de M. de Dordan, répondit le marquis : c'est à lui de décider.

— Je crois qu'il faut lire ces lettres, répliqua Frédéric, peut-être arriverons-nous par là à une découverte....

— Interdite par mon oncle, interrompit Henri : je m'y oppose formellement.

— Ne m'avez-vous pas dit, continua le marquis, que votre oncle lui-même vous avait désigné ce secrétaire comme renfermant des actes importants pour vous, et n'avez-vous pas remarqué en même temps que dans le billet de Maurice à ses amis il n'y a pas un mot sur votre nom? Il ne s'agit que du sien. Puisqu'il a laissé ici ces papiers, c'est qu'il voulait qu'on en prît connaissance. Remarquez que ce sont les seuls.

— Qu'en pensez-vous, madame, reprit Henri dans son indécision?

— Je suis absolument de l'avis de mon père.

— Lisez alors, monsieur. »

La première lettre était ainsi conçue :

« Henri, vous l'avez voulu, pour vous j'ai désobéi « à mon père, pour vous je me suis exposée à la « colère de toute ma famille, je suis allée à ce rendez-« vous et j'ai presque trahi la promesse sacrée faite « à mes parents. Le malheur de cette époque san-« glante, c'est qu'elle rapproche ceux qui n'étaient « pas nés pour se connaître, c'est qu'on oublie faci-« lement les distances quand la mort plane sur tous. « Si les lois n'avaient point été bouleversées, je ne « vous aurais jamais connu et je ne serais pas à « présent la plus heureuse et la plus misérable des « créatures.

« Hier en rentrant j'ai trouvé mon frère dans la « rue, il m'a demandé d'où je venais, et pourquoi « j'étais sortie seule ?

« — C'est une grande imprudence, a-t-il ajouté, « les rues ne sont pas sûres.

« — Mais, ai-je répondu, si un domestique m'ac-« compagnait, on me reconnaîtrait bien vite pour « *une ci-devant*.

« — Aussi ne faut-il pas sortir. »

« Comment ferons-nous donc, Henri, si l'on me « retient dans ma chambre ? Comment nous voir ? « Envoyez-moi tous les jours votre ami Paul. Au « moins j'aurai de vos nouvelles.

« Adieu, mon bien-aimé, Dieu nous protégera « peut-être ! Vous savez si je vous aime ! »

— Ceci ne nous apprend rien, dit le notaire en repliant la lettre

— Poursuivez, monsieur, la suite sera peut-être plus explicite, dit Frédéric.

— Ce sont des lettres adressées à Maurice, ajouta le marquis.

— Non pas, c'est à une personne du nom de Henri, et il doit y avoir quelque raison pour qu'elles se trouvent entre ses mains ; nous trouverons sans doute cela plus tard ; poursuivez, répéta M. de Servoise.

— En voici une autre :

« Mon Dieu ! comment ai-je pu consentir à une « démarche si grave, si solennelle, et qui vient « d'unir irrévocablement nos destinées. Non main- « tenant, Henri, rien ne nous séparera plus, et « nous sommes à jamais l'un à l'autre ! Oh ! quelle « cérémonie touchante ! Que ce bon prêtre à ce « petit autel à moitié ruiné m'inspirait plus de res- « pect que toutes les pompes des plus somptueuses « cathédrales ! Comment l'as-tu décidé à nous unir ? « Il a fallu le tromper, ou le malheur du temps nous « a-t-il servi d'excuse ? D'où vient qu'il ne m'a pas « fait de questions et qu'il avait l'air de ménager « mon cœur en me parlant de ma famille ? Que si- « gnifient ces paroles qu'il nous a adressées en ter- « minant : « Vous voilà unis et s'il y a faute, qu'elle « retombe sur vous ! » La nécessité de nous séparer

« aussitôt après la cérémonie m'a empêchée de t'a-
« dresser ces questions. Tu y répondras, n'est-il pas
« vrai ? j'en ai besoin pour me tranquilliser. Quand
« te reverrai-je ? Oh ! quelle existence que la nôtre !
« toujours séparés, toujours tremblants. Et si on
« découvrait ce mariage? que dirait-on, mon Dieu !
« Oh ! mon frère me tuerait ! Écris, écris-moi bien
« vite ! »

— Hélas ! murmura Henri, bas à Christine, je ne sais quoi me dit que c'est là ma pauvre mère. »

Le notaire prit une troisième lettre.

« Faut-il poursuivre, messieurs ?

— Sans doute, répliqua le marquis.

« Tu as trompé ce prêtre, Henri, c'est mal, car
« alors nous ne sommes pas unis. C'est, dis-tu, un
« mariage de conscience que nous ferons ratifier
« plus tard ; il n'y a pas eu moyen de faire autre-
« ment, puisque tu l'as décidé ainsi ; je dois me
« soumettre. Mais cela n'aura-t-il pas d'inconvé-
« nients pour l'avenir ? Ce bon moine a cru que
« j'étais orpheline : il l'aura mis sans doute dans
« l'acte qu'il t'a donné. Loin de forcer mes parents
« à consentir, ce ne sera peut-être qu'une manière
« de les irriter et de leur faire rompre un hymen
« qui porte avec lui un cas de nullité incontestable.
« En attendant ils te détestent, et voici ce qui s'est
« passé hier au soir chez ma mère :

« On parlait de la résolution où est la ville « de se défendre plutôt que de céder.

« — Nous nous sommes réunis tous dans la salle « de l'hôtel de ville, disait mon frère, et nous avons « arrêté les dispositions à prendre.

« — Qui était présent? demanda ma mère.

« Mon frère cita plusieurs noms de gentils- « hommes.

« — Et ce qui nous a tous surpris, continua-t-il, « c'est de trouver là plusieurs bourgeois, plusieurs « ouvriers même qui prétendaient avoir droit « d'entrer au conseil; entre autres ce fat de Henri « P***, qui s'imagine sans doute être notre égal.

« — Le fils d'un architecte! répliqua ma mère « en haussant les épaules.

« — On prétend qu'il a beaucoup de talents, « reprit ma cousine; il a reçu une éducation mer- « veilleuse chez le duc d'Usez.

« — Cela est vrai, le duc d'Usez s'est entiché de « lui dans son enfance, et l'a fait entrer aux Jésui- « tes; après cela il l'a reçu chez lui et il l'a fait « profiter des maîtres de monsieur son fils.

« — On ajoute, continua ma cousine, qu'il a le « plus beau caractère, un dévouement à toute « épreuve, et une grande reconnaissance pour la « noblesse, à qui il doit tout.

« J'aurais embrassé ma cousine pour ces bonnes « paroles.

« — Oui, on s'obstine à faire de lui un héros de « roman, reprit mon frère. C'est fort déplacé. Je « sais même certaines filles de qualité qui ont reçu « des déclarations de sa part et qui ne les ont point « renvoyées.

« Il me regardait d'un air sévère en disant cela.

« — Ne l'as-tu pas connu chez le duc d'Usez? « dit ma cousine, sans faire attention au discours « de mon frère.

« — Oui, je l'y ai rencontré deux étés de suite, « murmurai-je en baissant la tête.

« — C'est l'imprudente protection du duc qui a « inspiré à ce jeune homme ses extravagantes idées. « On ne devrait jamais tirer ces gens-là de leur « sphère.

« — Le vois-tu quelquefois encore? continua « ma cousine.

« — J'espère bien que non, s'écria mon frère « en me regardant d'une manière qui me fit frémir.

« Oh! s'il savait!

« La conversation en resta là. Mais tu juges de « mon effroi!

« La résolution est donc prise, on va se battre; « tu courreras mille dangers, car je te connais, tu « t'exposeras à tout; pense au moins, mon ami, « pense à la pauvre femme dont la vie est attachée « à la tienne. Si je te perdais, que deviendrais-je?

« Redoublons de prudence pour cacher notre

« correspondance et nos entrevues. Je serai moins « surveillée, il est vrai, puisque ma mère ne se « doute de rien et que mon frère va nous quitter « bien souvent pour s'occuper de ses nouvelles « fonctions. Mais vous vous rencontrerez, vous serez « souvent en contact immédiat ; peut-être auras-tu « à souffrir de sa fierté et de sa haine. Songe à « moi, Henri ; arme-toi de patience ; sois généreux « et noble jusqu'au bout, autrement tu mettrais « entre nous une barrière infranchissable ; ne l'ou- « blie jamais.

« Adieu. Envoie-moi Paul, je lui dirai si je puis « te voir aujourd'hui. »

— Pauvre jeune femme ! dit Frédéric.

— Ces amours sont bien intéressants, ajouta timidement le notaire. Mais en quoi cela concerne-t-il M. Robert ?

— Y a-t-il une date à ces lettres ?

— Non, monsieur le marquis.

— Ni un timbre ?

— Pas davantage. Pas même d'adresse.

— Continuez ; en reste-t-il beaucoup?

— Trois seulement, dont une n'est pas de la même écriture. Voici la première :

« Henri, au nom du ciel, il me revient mille « bruits. On assure que tu exposes chaque jour ta

« vie, comme s'il t'était indifférent de la perdre.
« Oh ! ménage-la cette vie si précieuse, car tu as
« à présent un double devoir à remplir. Je serai
« bientôt mère. Tu réponds devant Dieu de l'avenir
« de ton enfant. Il faut que tu vives pour lui donner
« un nom, le tien ; ce nom que tu illustres de tant
« de vaillance, et qui, j'en suis sûre, marchera
« l'égal du plus noble de la monarchie.

« Je ne te peindrai jamais tout ce que j'éprouve.
« C'est de la joie, c'est de la fierté, c'est de la
« douleur et des craintes. Comment ferai-je pour
« cacher mon secret ? Qu'arrivera-t-il ? J'aurai plus
« besoin de toi que jamais, car si ma famille me
« repousse, que deviendrai-je ? Et lui, cette pauvre
« chère créature ? Pense à tout cela, Henri, que ta
« témérité ne l'emporte pas sur ce souvenir !

« Je vois peu mon frère. On dit que si la ville
« succombe, il émigrera, et nous nous reverrons.
« Je t'instruirai de tout cela, et je ne ferai rien
« sans ton consentement, car j'en ai moins le droit
« que jamais.

« Adieu, adieu. Je te remets tout le bonheur de
« mon existence, ne trompe pas mon espoir. »

— Cela commence à devenir plus clair, dit Frédéric. Monsieur le notaire, voulez-vous bien me passer une de ces lettres ? »

On lui en remit une.

« Je crois que j'en reconnais l'écriture. Nous verrons bien. Qu'y a-t-il ensuite ?

— Un billet très-court d'une autre écriture et d'une main très-agitée. Le voici :

« Ma femme, mon amie, adieu ; c'en est fait, je « succombe. Nous sommes trahis, condamnés « presque sans jugement, et nous serons exécutés « dans une heure. J'ignore si ceci te parviendra ; « j'ignore si ce dernier adieu arrivera jusqu'à toi, « pauvre malheureuse, qui vas rester isolée sur la « terre avec un être plus faible que toi à protéger ! « Sois courageuse, te voilà chargée de notre devoir « à tous les deux. Mais que vas-tu devenir ? Notre « mariage est nul aux yeux des hommes, s'il est « sacré aux yeux de Dieu ; ta famille y puisera une « nouvelle raison de te persécuter. Aussi ma volonté « expresse est-elle que tu caches autant que tu le « pourras et cette union et ses résultats. Parle de « moi à notre enfant, que tu vas éloigner de toi « jusqu'à ce que l'âge t'ai rendue libre de tes actions « et que tu puisses le reprendre. Aimez-moi l'un et « l'autre, priez pour moi et ne m'oubliez jamais. « Moi qui n'ai jamais tremblé, je ne puis contenir « mon émotion en traçant ces lignes. Adieu, tout « ce que j'ai adoré sur la terre, adieu, ma bien-« aimée, adieu ; pardonne-moi le mal que je t'ai « fait, car, sans moi, tu n'aurais d'autres chagrins

« que le malheur du temps. Je t'ai tant aimée ! Je « voulais te faire une si belle vie ! J'ai combattu « jusqu'à la mort, afin de me créer un nom illustre, « pour que tu fusses fière de le porter. Encore une « fois, du courage, nous nous retrouverons là-haut. « Adieu, adieu ! »

— Pauvre jeune homme ! s'écria le marquis.

— Pauvre femme ! murmura Christine les larmes aux yeux.

— Henri, ajouta le marquis, mon cher Henri, cela vous touche de bien près, je le crains.

— Je le crois, monsieur, et je vous supplie de permettre qu'on aille jusqu'à la fin.

— Nous en sommes à la dernière lettre. »

Cette dernière lettre était ainsi conçue :

« La demande que vous avez faite de ma main, M. Maurice.....

— Ah ! interrompit M. de Servoise, cela s'adresse à Maurice ; j'en étais sûr. Veuillez reprendre, monsieur.

« La demande que vous avez faite de main, « M. Maurice, est une démarche trop flatteuse « pour que je ne vous en témoigne pas ma reconnais- « sance. La seule preuve que je puisse vous en « donner est de vous parler avec franchise, de vous « ouvrir mon cœur, de vous faire connaître mon

« passé et tous les sentiments de mon cœur ; vous « déciderez après de votre avenir et du mien.

« Vous savez que feu mon père avait été lié dès « son enfance avec le duc d'Usez. Ce seigneur, qui « l'aimait beaucoup, nous recevait familièrement à « son château presque tous les étés. Après la mort « de mon père, il nous continua les mêmes bontés, « et nous y allions également, ma mère et moi. « Nous y rencontrâmes un jeune homme, M. Henri « P***, que le duc avait fait élever chez lui, et qu'il « protégeait d'une façon toute particulière.

« Il avait tant de qualités remarquables qu'on ne « pouvait se défendre d'un vif intérêt. A notre re- « tour à Lyon, j'appris, par un billet qu'il me fit « remettre, que j'étais passionnément aimée de lui. « Mon frère s'empara de cet écrit, qu'il trouva dans « mon appartement, et depuis lors je fus très-sur- « veillée. Il y eut un long combat entre mon amour « et mon devoir. Les lettres ci-jointes vous instrui- « ront de tout ; mais ce qu'elles ne vous peindront « pas, c'est le désespoir, c'est l'état de folie où me « jeta la mort de mon mari.

« Aussitôt que le siége fut levé, mon frère émi- « gra ; il parvint à se sauver à grand'peine, avec le « comte de Pressy, général en chef commandant à « Lyon, dont il était un des aides de camp. Ce fut « un grand soulagement pour moi, car alors je pus « voir Henri presque tous les jours. M. P***, par

« amour pour moi, ne pensa pas à s'enfuir. Je ne « sais quel pressentiment me poursuivait, mais je « le tourmentais sans cesse pour qu'il se sauvât en « Suisse, l'assurant que j'irais l'y rejoindre à l'épo- « que de ma délivrance. Il prétendit qu'il n'y avait « rien à craindre, et que d'ailleurs je serais infini- « ment plus en sûreté à Lyon.

« Sur ces entrefaites le bruit se répandit dans la « ville qu'il se faisait une foule d'arrestations. Ma « mère était assez malade ; je ne pouvais la quitter; « et l'inquiétude me dévorait. Mon mari avait un « ami, notre confident, qui venait quelquefois chez « ma mère. Je l'envoyai chercher sous un prétexte « quelconque, et je le suppliai de s'informer du sort « de M. P***.

« Après quelques heures d'absence, il me tran- « quillisa complétement. Mon mari, me dit-il, « n'avait pas même été inquiété. Le lendemain ma- « tin, nous entendîmes le canon des guerres civiles, « qui était devenu un instrument d'exécution. « J'étais près de ma mère ; je poussai un cri à « l'idée que sans la protection du ciel, Henri, le « père de mon enfant, serait mort comme tant « d'autres, frappé par l'affreuse mitraille. Je ne con- « çois pas comment tant de femmes et tant de mè- « res ont pu y survivre. On les avait peut-être « trompées comme moi.

« Je restai deux jours sans nouvelles ; je ne voyais

« personne. Henri ne m'écrivait pas ; je me figurai « qu'il se tramait quelque chose parmi les royalis- « tes, et j'attribuai son absence à cette seule cause. « Paul vint enfin et me pria de me rendre libre « quelques heures, ayant à me conduire dans un « endroit où mon mari l'avait chargé de me mener. « Ma mère souffrait moins ; je pris un prétexte et « je sortis. La tristesse de Paul me frappa.

« — Mon Dieu ! lui dis-je, est-il arrivé quelque chose ?

« — Je vous mène chez la mère de M. P***, ma- « dame; vous y apprendrez tout.

« — Henri est arrêté ?

« — Madame...

« — Dites ! Oh, dites !

« — Eh bien, oui !

« — O ciel ! courons ; on pourra peut-être le « sauver ! »

« Et je l'entraînai plus morte que vive. Nous « arrivâmes. Quel spectacle frappa mes yeux ! « Mme P***, femme d'un certain âge, était à genoux « au milieu de la chambre avec ses deux jeunes « filles ; elles m'attendaient dans cette position pour « me préparer sans doute à ce que j'allais apprendre.

« — Madame, me dit-elle en me montrant sa « vénérable figure baignée de larmes, il y a quinze « ans que je suis veuve, j'ai trouvé la force de vivre « pour mes enfants et en priant Dieu. »

« Je ne comprenais pas, ou pour parler plus « juste, je ne voulais pas comprendre.

« — Mettez-vous là, puis regardez au ciel, c'est « là qu'on se retrouve. » Je tombai machinalement « à genoux. Je ne me soutenais plus, je ne savais pas « où j'étais, ce que l'on me disait.

« —Henri, m'écriai-je, Henri! je veux voir Henri!»

« Les jeunes filles fondirent en larmes, la mère « me tendit les bras, je m'y précipitai. Nous san- « glotions toutes deux.

« — Il vit, répétai-je, oh! dites-moi qu'il vit!

« — Ils l'ont massacré avec les autres martyrs aux Brotteaux!

« — Et j'ai entendu le canon sans en mourir! »

« Cette idée me déchirait le cœur. On me crut « folle, je répétais les mêmes mots sans cesse, et « je ne sais pas si je les comprenais.

« — Madame, reprit Mme P*** lorsque je fus plus « tranquille, calmez-vous, car il faudra tout à « l'heure retourner chez madame votre mère. Si « vous voulez avoir du courage, je vous remettrai « les derniers adieux de mon pauvre fils, et vous « verrez ce qu'il vous prescrit... »

« Je promis tout ce qu'on voulut pour avoir cette « lettre, et je vous laisse à penser quelle fut ma « douleur en la lisant. Avant la nuit pourtant je « me traînai chez moi. Afin d'excuser mes larmes « et ma pâleur, je prétendis avoir rencontré des

« malheureux qu'on menait en prison. On me crut,
« car ce n'était, hélas ! que trop commun.

« Les précautions continuaient. Toute la famille
« P*** émigra. La mère me proposa de la suivre,
« je refusai. Je ne pouvais quitter ma mère, et je
« craignais aussi que les parents de mon mari ne
« voulussent m'enlever mon enfant. Je les trompai,
« je les assurai que j'avais des ressources pour tout
« cacher ; il n'en était rien. Il ne me restait que
« l'appui de Paul. Ma mère voulut, vers cette épo-
« que, aller en Suisse pour y voir mon frère ; elle
« craignait pour moi les dangers de ce voyage, et
« me laissa à la maison sous la garde d'une femme
« de chambre. Je ne quittai pas mon lit, et quand
« je me sentis les premières douleurs, je lui donnai
« une commission et je me rendis dans une maison
« où Paul avait tout arrangé, laissant un mot à la
« femme de chambre pour lui annoncer qu'une amie
« mourante me demandait à la campagne, et que
« je ne reviendrais que le lendemain.

« Je mis au monde un fils ; je ne pus, hélas ! lui
« donner le nom de son père ; je le confiai à une
« nourrice, et cette femme s'y est attachée telle-
« ment qu'elle l'a encore sous sa garde. Ma mère
« revint ; la femme de chambre, à ma prière, ne
« parla point de ma sortie, mon secret se trouva
« donc à l'abri. Depuis lors, mon enfant est resté
« où je vous ai dit, je le vois souvent. Je travaille

« sans relâche pour le nourrir ; car, depuis que « nous avons perdu notre fortune, je n'ai rien à lui « donner. Je regrette tous les jours de ma vie « l'époux que j'ai perdu, et je le sens, je n'aimerai « plus personne.

« Mais il y a encore dans mon cœur une grande « place pour l'amitié. Vous n'êtes pas heureux, « Maurice, vous m'aimez passionnément ; à présent « que vous savez tout, si vous voulez encore ma « main, je serai votre femme. Mon enfant a besoin « d'un protecteur, mes forces s'épuisent et je mour- « rai plutôt que de rien avouer à ma famille. Je n'ai « point à rougir de ce que je vous ai dit. J'ai aimé « un homme de talent et de cœur, qui n'avait d'autre « tort que celui de sa naissance ; je suis bien sûre « que vous ne me le reprocherez pas !

« Adieu, voici une longue lettre. Je suis fatiguée « d'écrire et de pleurer. Si vous ne voulez plus me « donner votre nom, vous brûlerez cette lettre ; je « m'en rapporte à votre honneur, mon secret sera « en sûreté. Si vous ne me trouvez pas indigne de « vous, vous garderez ceci comme une preuve de « ma confiance et de mon affection sans bornes. »

— Mlle de Carvel ! s'écria Frédéric lorsque cette lecture fut finie. Il avait les larmes aux yeux.

— Ma mère ! murmura Henri en baisant ces lignes empreintes de tant d'amour et de souffrance.

— Rien ne prouve que monsieur soit l'enfant dont il est ici question, interrompit le notaire, qui, sans s'émouvoir, avait poursuivi sa recherche, et voici au contraire une pièce qui lui appartient bien évidemment et qui démentirait cette opinion. Vous le voyez, M. Robert a écrit de sa main sur ce papier : *Pour Henri de Wilborg*, et il l'a séparé des autres. C'est qu'apparemment ils n'ont rien de commun. Ceci est un acte de naissance de Henri-Charles de Wilborg, né à Olmütz en Moravie, le 17 janvier 1794, d'Henriette Miller. Il n'y est point question de père. Les témoins sont un serrurier et l'accoucheur. Il est écrit en allemand et en français de l'autre côté de la page. »

Henri prit le papier des mains du notaire, le parcourut des yeux, puis se laissant tomber sur un siége en fondant en larmes :

« Plus de famille ! Pas même un nom ! s'écria-t-il. Oh ! mon Dieu ! je voudrais mourir ! »

XI

VIEILLE ET JEUNE DOULEUR.

Après la lecture de ce fatal papier, Henri éprouva une sorte de désespoir que la présence et l'amour de Christine ne parvinrent à calmer qu'imparfaitement. Il répétait sans cesse qu'il n'avait ni nom, ni famille, qu'il était voué au malheur et qu'il valait mieux pour lui en finir tout de suite avec la vie.

« Je m'y perds plus que jamais, disait Frédéric ; je croyais d'abord que ce pauvre Wilborg était le fils de M^lle^ de Carvel, et je m'expliquais le double sentiment de Maurice à son égard ; mais voilà un

extrait de naissance de je ne sais où, qui prouve que ce n'est pas le même enfant. A quel titre alors est-il entré dans la vie de mon défunt ami? Était-ce réellement son neveu? Sa sœur avait-elle quelque malheur de la même espèce dont il aurait été le confident? Dieu seul le sait malheureusement, car cette énigme me semble plus obscure que jamais.

— En attendant, ce pauvre Henri est bien malheureux, répliqua le marquis.

— Au premier abord, oui! Mais en y réfléchissant, je ne vois pas pourquoi il ne se consolerait point. Il a une belle fortune pour un homme de son âge. Avec quinze mille francs par an et la possibilité d'aller chez ses amis une partie de l'année, on est riche; il n'a pas besoin de parler de tout ceci; il est bien et dûment établi dans le monde comme baron de Wilborg. Ses relations sont bonnes; personne ne cherchera à Olmütz ce qui s'y est passé il y a vingt-cinq ans, et cela ira tout seul.

— Oui, et s'il veut se marier.

— Alors, ce sera différent. La mairie ne se contente pas de romans, et il faut être clair avec les gens de loi. Mais s'il est aimé de sa prétendue, il s'en tirera. Un aveu franc et loyal dès le début, c'est agir en honnête homme, et par le temps qui court, on n'est pas très-difficile en généalogie. Ne voyons-nous pas tous les jours des gens dans le même cas que lui, dont le sort est très-brillant? Ils jouissent

de l'estime générale, ils entrent même dans les emplois publics. En ce temps-ci chacun est fils de ses œuvres.

— On est bien un peu aussi le fils de ses aïeux.

— Pour vous et moi, mon cher marquis, parce que nous sommes de vieux aristocrates; mais les autres! A la place de Henri, je ne songerais pas à me marier. Il a la survivance de son oncle à prendre. Cette place de *mystérieux*, si commode, si douce à remplir, qui laisse une si large place à l'imagination. On se fait adorer des femmes avec cette auréole de *beau ténébreux;* elles mettent de l'amour-propre à vous savoir par cœur, afin d'avoir l'air instruite de ce que les autres ignorent; c'est un joli rôle à jouer!

— Henri ne s'en arrangera jamais, ce n'est pas son caractère.

— Voulez-vous que je vous dise ce que j'ai cru découvrir?

— Quoi donc?

— Il aime M^me^ de Blançay et elle le lui rend.

— Je m'en suis toujours douté.

— Alors que feriez-vous?

— Ma fille est sa maîtresse, elle a du cœur et de la raison; Henri est un honnête homme, plein de qualités et d'esprit; s'ils veulent se marier, je ne m'y opposerai pas. Une première fois Christine a sacrifié sa jeunesse et sa volonté aux convenances de sa fa-

mille ; maintenant si elle trouve son bonheur autre part, elle en est la maîtresse. Ainsi que vous le dites, on n'est pas obligé de raconter l'histoire de ce pauvre garçon à tout Paris. D'ailleurs on pourrait lui faire prendre le nom et les armes de Blançay et réaliser ainsi mon plus cher désir. Un gendre plus qualifié s'y refuserait sans doute.

— Il faut, dans tous les cas, écrire à ce comte de Dordan, le grand machiniste de ce drame, et lui demander s'il daignera instruire ce pauvre garçon de sa véritable naissance.

— Je vais le faire aujourd'hui même.

— Il refusera peut-être ?

— Qui sait? Il n'y a personne qui n'ait de bons moments. »

La lettre partit en effet. On reçut courrier par courrier une réponse de M. de Dordan, qui disait que si Henri voulait en apprendre davantage sur sa destinée, il fallait qu'il vînt le rejoindre, et qu'alors il lui révélerait ce qu'il était nécessaire qu'il sût.

Ce fut pour le jeune homme un coup affreux. L'idée de revoir encore cet homme, pour lequel il avait une répulsion invincible, de se séparer des seules personnes de ce monde qui lui portassent de l'intérêt, déchiraient son cœur. Il ne pouvait s'y décider, et il aimait mieux encore rester dans l'ignorance de son sort. Christine fut obligée de lui remontrer que leur avenir tenait à ce voyage; qu'il

fallait au moins connaître sa naissance, quelle qu'elle fût, et que son père ne permettrait jamais qu'ils se mariassent avant d'avoir une certitude quelconque à cet égard.

« Puisque vous l'exigez, je ferai cette démarche; mais, mon Dieu ! qu'elle me coûte cher! Je ne sais quel pressentiment me dit que je ne vous reverrai plus.

— Nous ne nous quitterons jamais lorsque vous serez revenu. Rien ne s'opposera à notre bonheur. J'ai pressenti les dispositions de mon père, elles sont telles que nous pouvons les désirer.

— J'irai donc, mais vous m'écrirez souvent. Ma parole me force à employer l'intermédiaire du notaire de mon oncle, vous voudrez bien en faire autant. Jusqu'à ce qu'on m'en dégage, il faut que je sois fidèle à ma promesse.

— Je partirai pour Blançay le même jour que vous partirez pour votre pèlerinage. La bonne comtesse Louise sera heureuse de me revoir; elle est souffrante, et je trouverai près d'elle la seule consolation dont je puisse jouir, celle de parler de vous !

— Oh ! merci, chère amie, je serai bien plus heureux de vous savoir à Blançay, je n'y craindrai pas de rivaux. »

Ainsi qu'ils l'avaient projeté, les deux amants partirent le même jour. Ce fut une cruelle séparation. Henri tenait la main de Christine et la couvrait

de baisers ; il ne pouvait se décider à l'abandonner.

« Adieu ! répétait-il, ne m'oubliez pas ! Pourvu que je vous revoie ! »

Mme de Blançay se jeta dans sa voiture en pleurant.

Mme de Narciac, prévenue par une lettre, attendait la vicomtesse au château. Toute souffrante qu'elle était, elle venait au-devant d'une autre femme, plus à plaindre qu'elle-même, car les pressentiments sont encore plus douloureux que les regrets.

« Prenez courage, ma chère enfant, il reviendra. »

Elle savait bien, elle femme d'expérience, qu'il n'y avait pas autre chose à lui dire.

« Nous en parlerons, reprit-elle, nous en parlerons toujours ; et nous y penserons plus souvent encore, » ajouta-t-elle en souriant.

Christine se sentit plus à l'aise en présence d'une amie qui la comprenait si bien, malgré la différence de leur âge. Elle se fit la loi de ne lui rien cacher et d'attendre tout des conseils de sa raison.

« Vous me guiderez, lui dit-elle, je m'en rapporte à vous, mais je l'aime trop, je ne pourrais pas être maîtresse de moi-même.

— A mon âge, on ne se craint plus, ma belle petite, et par conséquent on ne craint plus les autres. Vous pouvez être tranquille. »

Dès le lendemain elles réglèrent leur temps de manière à avoir presque tous leurs instants occupés. La chanoinesse avait appris à ses dépens que c'est la façon la plus certaine de le faire marcher vite. Cent fois par jour, Christine interrompait ou sa lecture ou son travail pour s'écrier :

« Que fait à présent ce pauvre Henri?

— Ce que vous faites vous-même, mon enfant, ce que font tous les gens qui aiment, il pense à vous. »

La première lettre de Henri était toute empreinte d'espérance ; il avait vu M. de Dordan, il l'avait trouvé mieux disposé que de coutume, et il comptait obtenir promptement les renseignements désirés. Il se proposait donc de revenir le plus tôt possible pour ne plus quitter sa chère Christine.

La seconde était moins rassurante. Le vieillard reculait à dessein l'explication qu'il avait d'abord acceptée de si bonne grâce. Il semblait prendre un malin plaisir à exciter l'impatience du jeune homme. Henri supportait cette incertitude pour ne point irriter le comte, mais le courage commençait à lui manquer.

Le reflet de son chagrin se fit sentir à Christine, dont l'humeur devint sombre. Elle commença à se plaindre de son sort, elle abandonna toute occupation, elle errait des journées entières dans le parc, sans pouvoir fixer son esprit. Elle pleurait sans cesse, et M^me^ Louise n'obtenait plus le moindre empire

sur sa raison. Henri n'écrivit plus. L'inquiétude de Christine augmenta encore. Bientôt sa santé s'altéra. Elle se créait mille chimères, elle se rappelait tout le mal que M. de Wilborg lui avait dit de ce vieillard et la haine qu'il semblait avoir pour le pauvre orphelin.

« Il ne se trompait pas, chère comtesse, notre Henri, lorsqu'il craignait de ne pas nous revoir! Il ne reviendra plus!

— Ma chère Christine, il faut de la résignation dans cette vie, il faut souffrir et attendre. C'est ainsi seulement qu'on arrive au but.

—Vous, si sainte et si calme, vous ne comprenez pas mes douleurs!

— Je ne comprends pas! Vous ignorez, hélas! les droits que j'ai à vous comprendre.

— Avez-vous donc souffert aussi, bonne amie?

— Plus que vous.

— Ni mon père ni aucun des membres de ma famille n'a osé vous interroger, je ne serai pas plus indiscrète qu'eux.

— Votre grand'mère est la seule personne de ce monde qui ait reçu ma confidence. Lorsque je vins m'établir ici sur son invitation, je lui racontai tout; elle a fidèlement emporté ce secret dans la tombe.

— Nous vous aimons tant, que nous craindrions de troubler votre repos par des questions importunes.

— Merci, chère ange, vous avez comme tous les vôtres un bon et noble cœur. Vous ne me demandez rien, mais moi je vous dirai tout. Aussi bien ce sera pour vous une leçon, et pour moi une sorte de joie mélancolique. Un regard sur le passé nous fait revivre un moment, nous autres qui ne vivons plus guère dans le présent. C'est un galvanisme douloureux peut-être, mais c'est au moins quelque chose qui ressemble à la vie.

— Oh ! je serai bien heureuse de vous entendre !

— Écoutez-moi donc, et plaignez-moi. »

XII

RÉCIT.

Mme de Narciac commença en ces termes :

« Je suis née loin d'ici, en Béarn, dit-elle à Mme de Blançay, qui l'écoutait avec un pieux recueillement.

— En Béarn ! s'écria la jeune femme, mais c'est aussi le pays de M. Maurice !

— Je le sais, mais je ne lui en ai jamais rien dit, puisqu'il semblait craindre qu'on lui en parlât. Ma mère, veuve en premières noces du comte de Toursigny, avait connu mon père à la cour et s'en était

éprise. Mon père était plus jeune qu'elle, très-beau, très-brave et avait assez mauvaise tête. Il chercha querelle un jour à un officier aux gardes, à cause de Lekain, et se fit tuer en duel trois mois avant ma naissance. Ma pauvre mère, alors au château de Narciac, reçut cette nouvelle avec un désespoir affreux. Elle faillit en mourir, et, sans son amour pour moi, qui n'étais pas encore née, elle y eût succombé certainement. Pour comble de malheur, elle apprit que mon père s'était complétement ruiné au jeu.

« J'avais un frère du premier mariage, plus âgé que moi de douze ans. Il avait vu la seconde union de ma mère avec déplaisir. Lorsque ces événements arrivèrent, je n'oserai plus dire qu'il en fut bien aise, mais il s'en consola facilement. M. de Toursigny, son père, lui avait laissé une superbe fortune ; ma mère n'en avait que l'usufruit : je n'avais donc d'espérance que dans l'amitié de mon frère. Ma mère, qui le sentait mieux que personne, fit tous ses efforts pour éveiller chez lui les sentiments de générosité qu'elle eût désiré y trouver. Le caractère de cet enfant, si jeune encore, avait quelque chose d'effrayant. Il parlait peu, il ne jouait jamais et il observait toujours. Ma mère chercha à deviner ses dispositions : elle le fit pressentir par son gouverneur : on ne put rien apprendre.

« Je vins au monde. La santé de ma mère,

attaquée depuis la mort de son mari, se dérangea complétement. Il lui fallut quitter le château de Narciac, vendu pour payer les dettes de mon père. Nous allâmes nous fixer dans une terre de mon frère en Picardie. La manière dont il se conduisait depuis lors donna à ma mère les inquiétudes les plus sérieuses sur mon avenir. Il ne cessa de répéter que nous étions chez lui, que tout était à lui dans la maison; il me regardait avec une jalousie marquée et me considérait absolument comme une étrangère. Ma mère ne sortait qu'à peine de son lit; mes premières années s'écoulèrent dans sa chambre, car elle ne voulait point me perdre de vue. Je pris de cette éducation une teinte de sérieux et de tristesse que je n'ai jamais perdue.

« J'atteignais ma neuvième année, mon frère était majeur depuis quelques mois, lorsque ma mère succomba à ses longues souffrances. Elle nous fit venir l'un et l'autre près d'elle et nous parla ainsi. Je vois encore cette scène :

« —Mes enfants, je vais vous laisser tous les deux orphelins, et Dieu m'est témoin que c'est mon seul regret en quittant ce monde. Vous, mon fils, servez de père à cette petite, songez qu'elle n'a d'autre appui sur la terre que vous. Sans fortune, sans parents, que deviendra-t-elle si vous ne la soutenez pas? Dites-moi, que comptez-vous faire pour elle?

« —Je ne puis pas à mon âge me charger de l'édu-

cation d'une jeune fille, madame ; j'ai bien réfléchi à tout ceci, et je crois que ce qu'il y a de plus sage est de confier ma sœur à notre tante, chanoinesse à Maubeuge. Elle la fera élever, et plus tard, si la vocation de Louise l'y engage, elle pourra prendre la croix.

« — Ce projet est sage, mon fils, je vous supplie seulement de ne point forcer ma fille à embrasser un état qui ne serait pas choisi par elle.

« — Je vous le promets, madame. »

« — Écrivez sous ma dictée une lettre à ma sœur, et vous la lui porterez dès que je ne serai plus, en lui conduisant cette pauvre orpheline. Ma sœur s'est montrée très-hostile à mon second mariage, j'espère cependant qu'elle ne rendra pas ma fille responsable de ce qu'elle appelait ma faute.

« — Vos ordres seront exécutés, ma mère.

« — Rappelez-vous, mon fils, mes dernières paroles. Comme vous traiterez mon enfant, vous serez traité. Vous-même, si vous manquez à la mission que je vous donne, vous serez maudit par le ciel, comme je vous maudis en ce moment. La désolation, l'isolement, le désespoir seront à votre lit de mort si vous ne vous montrez pas bon et humain envers cette pauvre enfant ; n'oubliez pas que les volontés d'une mère sont sacrées, que ses prières sont toutes-puissantes, que sa malédiction est terrible, et que Dieu venge le parjure. »

« Une heure après, mon excellente mère avait vécu. Le soir même mon frère me conduisit à Maubeuge; je ne comprenais pas la perte que je venais de faire, et ce voyage me rendit joyeuse. Ma tante m'accueillit froidement: la majesté du chapitre m'imposa, et la crainte remplaça ma gaieté. Je m'accoutumai cependant aux chanoinesses. Madame l'abbesse, qui était une princesse de Rohan, me prit sur-le-champ en amitié, tant ma position l'intéressa; elle voulut s'occuper elle-même de mon éducation. Sa prévoyante bonté lisait dans mon avenir.

« — Tâchez d'aimer notre maison, me disait-elle souvent, car ce sera probablement votre asile. Vous n'avez point de fortune. Si monsieur votre frère vous donne la mince dot nécessaire pour entrer ici, tout le monde dira qu'il a été très-généreux, et peut-être ne s'y refusera-t-il pas; mais cette dot ne vous ferait point trouver de mari. Je ne crois pas, autant que j'en puis juger, qu'il soit d'un caractère très-libéral; il préférera vous voir placée ici, dans une position honorable, et n'avoir plus à s'occuper de vous. Cette croix et ce ruban vous feront entrer partout. »

« A force de m'entendre répéter ces choses, elles se gravèrent dans mon esprit, et je ne crus pas pouvoir être autre chose que chanoinesse de Maubeuge. Je ne voyais presque jamais mon frère, j'en avais peur, et j'aurais préféré le cloître le plus sévère à la nécessité de demeurer avec lui. Lorsque

j'eus atteint ma seizième année, je commençai mon noviciat, et à dix-huit ans je devins professe. Mme la princesse de Rohan m'attacha sur-le-champ à sa personne; je lui servis de secrétaire.

« Depuis trois ans je remplissais mes fonctions lorsque nous allâmes à la cour. Nous fûmes présentées à Sa Majesté Louis XV, qui vivait encore, et nous restâmes six mois à Versailles. Mon frère y était alors. Il se montra fort aimable à mon égard, il fit mille prévenances à madame l'abbesse et lui demanda la permission de m'emmener l'été suivant à sa terre, où il serait, disait-il, très-heureux de me posséder. On parlait d'un mariage pour lui; la famille de sa fiancée devait venir chez lui; la présence de sa sœur ne pouvait que lui être agréable. Mme de Rohan y consentit quand elle vit que je le désirais.

« Cet hiver, le dernier de la vie de Louis XV, fut très-brillant et très-gai, à Paris comme à la cour. Mon frère me présenta dans quelques maisons amies de notre famille et chez nos parents. On eut l'indulgence de me remarquer et de m'accorder les agréments de mon âge. J'en ressentis une joie naïve : je crus à toutes les démonstrations qu'on me fit, j'étais si peu accoutumée aux éloges et à l'affection!

« Un jour, ce jour, hélas! décida de toute ma vie, j'étais chez la baronne de Breteuil, lorsqu'on annonça M. le comte de La Marche. Je me trouvais

pour la première fois en présence de Son Altesse Sérénissime, et je me laissai fort intimider. La princesse de Rohan, que j'accompagnais, fit tout au monde pour me mettre en relief, je m'obstinai à conserver l'air d'une sotte.

« Le prince, le dernier prince de Conti, avait toute la bonne grâce de sa famille. Il était jeune, beau ,il aimait les arts et l'on vantait partout ses nobles qualités. Je le regardais avec une sorte de respect mêlé de crainte que je n'avais pas eu même pour le roi. Il se montra de très-bon goût dans tout ce qu'il nous dit, et nous sortîmes de l'hôtel de Breteuil enchantées de sa réception.

« Quelques jours après il vint chez la princesse. Elle en fut charmée. Nous nous rencontrâmes successivement chez le prince de Guémenée, chez la princesse de Soubise et dans plusieurs hôtels de la maison de Rohan. Il ne fit d'abord qu'une légère attention à moi, puis il s'en occupa davantage, et enfin il accoutuma notre entourage à le voir m'adresser très-souvent la parole et causer longuement avec moi. Un soir il me demanda si je comptais rester longtemps à Versailles. Je répondis que j'étais aux ordres de madame l'abbesse.

« — Et que ferai-je, mon Dieu! quand vous n'y serez plus? »

« Je le regardai étonnée. C'était la première fois qu'une phrase de galanterie arrivait à mon oreille.

« — Que dit monseigneur ? repris-je.

« — Votre excessive innocence a pu seule vous cacher mon amour, chère comtesse ; vous ne vous doutez pas que je vous adore, et cependant je ne vis que pour vous.

« — Mais, monseigneur...

« — Oh ! je sais ce que vous allez me répondre, je sais que vous vous trouverez offensée de mon audace; mais je n'ai pas été le maître de mon émotion à l'idée de vous perdre, et j'ai avoué ce que j'avais juré de vous taire.

« Je me levai tremblante, éperdue, ne sachant ni ce que l'on venait de me dire, ni ce qui se passait dans mon cœur. Je me retirai auprès de madame l'abbesse, comme dans un asile sacré. Elle me demanda à plusieurs reprises la raison de mon trouble; je prétextai un mal de tête et je rentrai dans mon appartement. Il me fut impossible de dormir ; je n'avais qu'une image devant les yeux et qu'une pensée dans le cœur. Le lendemain il en fut encore ainsi. Le soir je trouvai sur ma toilette un billet à mon adresse; je l'ouvris sans méfiance : il était de lui. C'est un des souvenirs les plus profonds que celui de la première lettre d'amour. Je me rappelle que mon cœur battait à m'étouffer, j'entendis un bourdonnement à mon oreille; c'était presque de la souffrance à force de bonheur.

« Plusieurs jours se passèrent ; il me resta assez

de raison pour l'éviter. Je l'aimais de tout ce que le ciel avait mis de tendresse dans mon cœur, à moi, pauvre abandonnée, qui n'avais plus rien à aimer. Mais je le lui cachais avec soin. Il m'écrivait sans cesse, il cherchait partout à me revoir, il m'entourait de son souvenir. Je compris qu'il n'y avait qu'un seul moyen, la fuite, et je me résolus à y avoir recours. Je me fis malade, je l'étais en effet, je priai mon frère de me laisser le précéder chez lui, il y consentit et je me sauvai avec ma femme de chambre, cette même Babet qui ne m'a pas quittée depuis. Je partis la mort dans le cœur, croyant ne le revoir jamais.

« Deux jours après, à huit heures du soir, la porte de ma chambre s'ouvrit, c'était lui! Sa présence me confondit. Il lui avait été facile de découvrir me retraite en interrogeant madame l'abbesse, qui ignorait mes raisons pour en faire un mystère, et il était accouru près de moi sans rien consulter que son désir de me revoir.

« Nous convînmes que je resterais au château jusqu'à nouvel ordre, qu'il y reviendrait déguisé, aussi souvent que cela serait possible. Ce bonheur sans nuages, isolé de tout sur la terre, dura trois mois. Babet était incapable de nous trahir.

« Le mariage de mon frère manqua. Il m'écrivit qu'il n'irait point à sa terre et que je pouvais y rester ou retourner au chapitre, suivant ma volonté.

Vous comprenez que j'hésitai d'autant moins, qu'hélas ! je devais être bientôt mère. Le prince en était radieux ; il me promit de reconnaître notre enfant et de lui faire un bel avenir. La joie endormit mes craintes et mes remords. Je me laissai aller à l'espérance, et j'oubliai tout ce qui n'était pas lui.

« Je ne sais quel ennemi du prince l'avait épié, mais on avertit mon frère. Celui-ci fit sentinelle et s'assura par ses yeux de la vérité. Il lui fallait une preuve écrite, il lui fallait surtout une certitude que je n'oserais pas me plaindre, il acheta la trahison du valet de confiance de monseigneur, et le jour même où vint au monde cet enfant de mon coupable amour, au lieu de son père, ce fut mon frère implacable que je vis. Il emporta mon pauvre enfant, sans que je l'aie embrassé, sans que je sache encore, à l'heure qu'il est, si cet enfant est encore vivant.

« Lorsque je fus rétablie, le comte vint me voir. Il me signifia une lettre de cachet qui m'envoyait dans un couvent du Languedoc si je refusais de retourner à mon chapitre et d'y rester jusqu'à ce qu'on me permît de sortir. Les avenues du château étaient gardées de manière à ce que le prince ne pût pas en approcher. Nous ne devions plus nous revoir !

« — Madame, ajouta mon frère, vous avez manqué à tous vos devoirs, vous avez entaché notre famille ; il faut que vous soyez punie. Votre séducteur, le fruit de votre honte, sont perdus pour vous. Je me

charge de cet enfant ; il sera bien élevé, il ne manquera de rien : je lui ferai une fortune indépendante; mais à la première désobéissance de votre part, à la première question indiscrète, je l'abandonne sans retour, je vous en donne ma parole de gentilhomme. Souvenez-vous que je n'y ai jamais manqué. Venez à Maubeuge expier votre crime, Dieu vous pardonnera et moi peut-être aussi. »

« Il fallut obéir. Je vécus ainsi jusqu'à la révolution. A plusieurs reprises je tâchai de fléchir mon frère, d'obtenir de lui quelques renseignements sur tout ce que j'aimais au monde, au moins la permission d'écrire au prince; il me fit toujours la même réponse : « Vous êtes libre, mais j'abandonne votre enfant ! »

« Hélas ! le comte de La Marche est mort sans un souvenir de moi. Vous savez le reste de mon histoire. Je ne vous ennuierai pas du récit de mes souffrances, de mes inquiétudes. Je suis mère, et le suis-je encore ! Mon enfant, qui est-il ? Je suis condamnée à l'ignorer. Vous le voyez, Christine, mes malheurs sont plus grands que les vôtres, et il a fallu les supporter, parce que j'étais chrétienne. Il m'a été interdit de dire un dernier adieu à l'homme que j'ai aimé, de savoir même s'il ne m'avait pas oubliée. Il est mort, je reste seule sur la terre, sans espoir, sans consolation. Oh ! lorsque vous m'appelez une sainte, vous voyez bien que je ne suis qu'une pécheresse et une martyre. »

Christine écouta ce récit avec l'attention d'une femme qui aime et qui cherche une position analogue à la sienne. Elle plaignit la comtesse, mais elle se plaignit bien davantage encore. A tort ou à raison, nous disons toutes comme Ariane :

Et personne jamais n'a tant aimé que moi !

Sur ces entrefaites il arriva une lettre de Henri, plus triste et plus mystérieuse que les autres. Il connaissait une partie du secret, mais il n'avait pas encore appris l'autre; il ne parlait plus de son retour, le découragement dominait partout. Il n'osait pas confier son secret, ouvrir son cœur, c'était une nouvelle source de tourment pour Mme de Blançay. Elle lui répondit de tout quitter, de revenir, qu'il lui importait peu de connaître ses parents, et qu'elle ne pouvait vivre plus longtemps ainsi.

Elle ne reçut plus une seule ligne de Henri pendant quinze jours ; après ce temps il envoya quelques mots insignifiants, contraints, par lesquels il annonçait la nécessité de faire un voyage. Il parlait de son amour comme un homme malheureux; il avait peur d'être oublié, et la pauvre Christine ne pensait qu'à lui seul.

Un matin, M. de Blançay arriva au château. Sa visite inattendue frappa Christine de stupeur. Ainsi que les gens vivement occupés d'une idée, elle rapportait tout à Henri, elle ne douta donc pas un

instant que son père lui apportât de mauvaises nouvelles. Le visage du marquis, ordinairement si ouvert et si bienveillant, était empreint d'une sombre tristesse. Il embrassa sa fille avec une nuance plus marquée d'affection, il lui fit de tendres reproches de son isolement, parla de sa santé, du voisinage, de tout, excepté de ce qui les préoccupait l'un et l'autre. Christine l'interrompit au milieu d'une phrase :

« Avez-vous des nouvelles de Henri, mon père ? lui demanda-t-elle.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que vous devez en avoir, et de mauvaises.

— Je ne sais...

— Ne le niez pas, j'en suis sûre. Qu'y a-t-il ? Est-il malade ? »

Le marquis ne répondit rien.

« Est-il... malade, mon père? Est-il plus que malade ? »

Il pressa la jeune femme dans ses bras. Elle ne versa pas une larme, des tressaillements nerveux agitaient ses membres.

« Et comment ? je veux tout savoir !

— Voici la lettre de M. de Dordan.

— Que dit-il ? je ne pourrais supporter la vue de cette écriture de bourreau.

— Notre pauvre Henri est allé avec le petit-fils de M. de Dordan à une partie de chasse, ils avaient

très-chaud. Ils sont entrés dans une grotte glaciale; tous les deux ont pris une fluxion de poitrine et sont morts à deux jours de distance, presque sans avoir eu le temps de se reconnaître.

— Eh bien! madame, reprit Christine en se tournant vers la comtesse, croyez-vous que je sois aussi malheureuse que vous?

— Ma fille, ma chère enfant, pense à ton père!

— Oui, mon père, je penserai à vous, car nous nous restons mutuellement, nous n'avons plus d'autres liens, nous n'en aurons jamais d'autres.

— Au moins vous êtes deux! murmura la comtesse.

— Nous serons trois, » répondit le marquis en lui tendant la main.

La douleur de Christine prit un caractère digne et calme qui imposa à tout ce qui l'entourait. Elle écrivit à M. de Dordan pour lui demander où était le tombeau de Henri, promettant sur ce qu'il y avait de plus sacré de garder ce secret comme lui-même; il ne lui répondit pas. Dès lors elle nourrit le projet de savoir à tout prix le nom de ce lieu inconnu. Elle fit mettre dans les gazettes des avis, invitant les héritiers de M. Maurice Robert James de Saint-Hilaire, baron de Saint-Clair, à se présenter, ainsi que ceux du baron de Wilborg; on n'entendit parler de personne.

Frédéric causait de cette étrange position un soir

à Blançay, trois mois après la mort du jeune homme.

« Je ne crois pas, disait-il, qu'il y ait un second exemple de deux êtres qui, dans un espace de soixante ans, aient traversé la bonne compagnie de deux villes comme Paris et Lyon, sans laisser la moindre trace et sans avoir jamais passé pour des intrigants. Dans un temps où l'on ne marche qu'à coups de papier timbré, c'est la chose la plus extraordinaire du monde. Leur vie eut beaucoup de ressemblance. Ils ont été sur le point l'un et l'autre de s'allier à des familles très-haut placées, malgré leur position, et chaque fois l'obstacle est venu d'eux. Ils sont morts au même endroit et avec la même étrangeté. Tous nos avis aux journaux ont été inutiles, il faut en prendre notre parti, nous n'en apprendrons jamais davantage.

— Et ma pauvre fille, mon ami, ne vous fait-elle pas pitié ?

— A quoi donc sert l'expérience, mon ami, si ce n'est pas à calmer notre imagination ? Votre fille se consolera, parce qu'on se console toujours. Vous, moi, tant d'autres n'avons-nous pas cru aussi à d'éternelles douleurs ? Il n'y a rien d'éternel que la science.

— Et vous, chère comtesse, que pensez-vous de tout ceci ?

— Christine est chez elle, plus calme aujourd'hui. J'espère tout du temps et de Dieu.

— Notre pauvre Maurice avait presque prévu cela lorsqu'il engageait Henri à s'armer de courage.

— Je ne me consolerai jamais de ne pas savoir le vrai dénoûment de tout ce mystère, » continua Frédéric.

En ce moment un domestique entra.

« Madame la comtesse, dit-il, il arrive à l'instant un courrier chargé de cette lettre pour vous.

— Une lettre pour moi ! donnez vite ! »

Elle la décacheta avec promptitude ; cette lettre ne contenait que quelques lignes ; son visage pâlit en la lisant.

« Mes amis, dit-elle, pardonnez-moi, il faut que je parte sur-le-champ ! »

XIII

LA CHAMBRE BLEUE.

Cinquante ans s'étaient écoulés depuis que nous avons conduit le lecteur en ce même lieu. La chambre était alors dans toute la fraîcheur de la nouveauté, on venait de l'arranger pour un mariage. A l'époque où nous sommes maintenant parvenus, les mêmes ornements la paraient, mais ils étaient fanés et presque malpropres, tant la poussière les avait rongés. La désolation la plus complète avait passé par là ; une désolation plus triste encore que celle du temps, celle qui résulte de l'abandon.

Comme la première fois, un malade était couché dans le lit à baldaquin ; mais c'était un vieillard plus

qu'octogénaire, dont la vie succombait moins sous le poids de la vieillesse que sous celui des chagrins. Il était seul et comptait impatiemment les heures à la pendule, dont les Amours grimaçaient encore le sourire sous leur rouille.

« Elle tarde bien, disait-il. Il faut pourtant que je la voie ! »

Il se tut quelques minutes, pendant lesquelles on n'entendit que le sifflement du vent et le bruit du balancier.

« Il faisait ce même temps le jour où je vins la rejoindre dans cette même chambre ! Dieu est juste ! l'expiation vient ! »

Le roulement d'une voiture arriva jusqu'à lui.

« C'est elle, cette fois ! Que va-t-elle me dire ? Je l'ai tant offensée ! »

On monta par l'escalier dérobé, la porte s'ouvrit, une femme parut sur le seuil. Elle resta un instant avant de parler, regardant autour d'elle et cherchant à rassembler ses souvenirs.

« Vous m'avez demandée, mon frère, dit-elle enfin ; me voici.

— Je vous ai demandée, ma sœur, parce que je vais mourir et qu'il fallait bien que je vous visse avant de mourir.

— Je me suis rendue à vos ordres.

— Je n'en donnerai plus bientôt. Moi si altier, si dominateur, il me faudra prier mon juge.

— Priez-le auparavant, monsieur, afin de le disposer en votre faveur : sa clémence est infinie.

— Oui, mais sa justice, comtesse ! Vous ne parlez pas de sa justice ! Et pourtant me voilà à la place où vous étiez il y a cinquante ans ; me voilà sur ce lit de mort avec le cortége annoncé par ma mère. Et ma mère m'a maudit, n'est-ce pas ? Je n'ai point exécuté les promesses que je lui avais faites, je n'ai pas veillé sur vous. Pour vous punir d'une faute dont vous ne vous fussiez pas rendue coupable si j'avais tenu mes serments, j'ai condamné votre vie entière à la douleur et aux regrets, je vous ai infligé un supplice inouï. Me pardonnerez-vous ?

— Je vous pardonne, mon frère, ou pour mieux dire, je vous ai pardonné depuis longtemps. Soyez sans inquiétude.

— Vous m'avez pardonné ! mais vous ne savez pas ce que vous m'avez pardonné ! vous ne savez pas ce dont je suis coupable ?

— Je ne le sais pas ! Mes larmes ont compté vos offenses, monsieur !

— Non, vous ne savez pas tout. Vous ignorez ce que j'ai fait souffrir à un être que vous aimez plus que toutes choses.

— A qui ? mon Dieu !

— Vous ignorez la vie ou plutôt le martyre de votre enfant.

— Mon enfant ! Oh ! qu'est-il devenu ?

— Plût au ciel qu'il vécût encore ! il m'aiderait à réparer mes torts.

— Il n'existe plus !

— Depuis un an seulement.

— Depuis un an ! Et vous me l'avez caché, et je n'ai appris ni sa mort ni sa vie !

— Oui, vous aviez un fils qui eût fait votre orgueil.

— Oh ! monsieur !

— Vous l'avez connu, vous l'avez aimé !

— Moi !

— Il a passé des années près de vous.

— O ciel !

— Vous l'avez appelé votre ami.

— Qu'entends-je !

— Vous l'avez regretté, vous le pleurez encore.

— Et c'était ?...

— Maurice Robert !

— Maurice ! Oh ! mon cœur l'avait deviné !

— Le hasard vous avait réunis. Lorsque j'en ai été prévenu, j'ai eu l'idée de vous donner à tous les deux un moment de bonheur en vous avouant la vérité, mais l'esprit du mal l'a emporté, et je me suis tu.

— Que le Seigneur ne vous en punisse pas, monsieur, mais c'est horrible !

— Vous voyez bien, ma sœur, que vous ne pouvez pas me pardonner cela.

— Le Christ a pardonné à ses bourreaux, mon frère, et Dieu sait que vous avez été le mien !

— Je vois pour la première fois combien le bonheur du juste est préférable à celui de l'impie : vous êtes tranquille, vous, la victime, et c'est moi qui tremble devant vous !

— Oh ! mon fils ! mon fils ! qu'il a souffert ! Je l'ai tant de fois consolé ! Il aurait été si heureux d'avoir une mère ! Pauvre Maurice ! il m'aurait tant aimée !

— Écoutez bien, ma sœur : je me suis imposé une expiation ; c'est pour cela que je vous ai fait venir. Je ne serais pas mort tranquille sans vous avoir ouvert mon cœur et ma conscience. C'est un compte terrible que nous allons régler. Il date de loin.

— Mon frère, épargnez-moi, je ne suis pas en état de vous entendre. Songez à ce que vous venez de me dire. Croyez-vous que mon âme soit assez forte pour supporter tant d'assauts ?

— Il faut que vous m'entendiez, ma sœur, car la mort ne peut attendre ; ne voyez-vous pas qu'elle s'avance à grands pas ? A peine aurai-je le temps d'achever.

— Encore cette épreuve, mon Dieu ! vous le voulez sans doute, et ce sera peut-être le salut de son âme. »

Elle essuya ses larmes, croisa ses bras dans une attitude résignée et écouta.

« Ma haine pour vous, pardonnez-moi ce mot, ma sœur, mais c'était la vérité, ma haine pour vous date du second mariage de ma mère, et puisque je dois tout vous avouer, ce ne fut point l'idée de partager son affection, mais celle de partager sa fortune, qui m'inspira ce sentiment auquel je ne pus résister. Mon beau-père m'était odieux, sa mort me combla d'une joie que votre naissance vint troubler. La ruine de M. de Narciac me fit comprendre que vous et ma mère vous seriez sous ma domination; cette pensée me consola de la prodigalité de ma mère, qui, comme vous le savez, vendit tout ce qu'elle avait pour payer les dettes de son mari. Je passe rapidement sur votre enfance, sur la perte que nous fîmes, vous vous rappelez tout cela. »

Le malade s'interrompit, la comtesse ne lui en fit pas l'observation. Absorbée dans sa douleur, à peine l'écoutait-elle.

« Mon fils, arrivons à mon fils, monsieur, je vous en conjure.

— Je souffre bien, ma sœur, donnez-moi un peu de cette potion. »

Mme de Narciac se leva pour aller chercher ce que demandait son frère.

« Pourvu que j'aie la force d'achever!

— Au nom du ciel, parlez-moi de mon fils, et je vous bénirai, et je prierai pour vous.

— Votre fils! vous savez que je vous l'enlevai.

J'étais outré de votre faute. Le déshonneur attaché au titre de maîtresse d'un prince devait rejaillir sur moi, me faire rompre le riche mariage que j'ambitionnais et déranger tout mon avenir. Je me résolus à cacher cet enfant maudit; je l'envoyai en Allemagne chez un curé, ami de mon gouverneur, et qui, moyennant une modique pension, se chargea d'en prendre soin jusqu'à l'âge où il faudrait le mettre au collége. Ma vengeance voulait vous maintenir l'un par l'autre en ma puissance, afin que je restasse l'arbitre de votre sort. Je vous signifiai que la moindre démarche inconséquente compromettrait l'existence de votre fils. Quant à lui, lorsqu'il fut en état de me comprendre, je l'effrayai sur la position de sa mère. Le pauvre jeune homme! il l'aimait bien tendrement!

— Oh! vous me brisez le cœur!

— Je me trouvais un sauvage plaisir à vous tourmenter tous les deux. Vos larmes me plaisaient, ma haine se trouvait ainsi satisfaite, j'avais un atroce besoin de vous faire du mal. Vous vous rappelez qu'à cette époque un de nos oncles mourut et nous laissa une fortune considérable. Vous la mîtes à ma disposition pour votre enfant, et, par une contradiction assez remarquable, je n'en détournai pas une obole. C'était d'ailleurs un raffinement de supplice pour le malheureux objet de mon aversion. Je l'envoyai à Juilly pour son éducation et je l'y abandonnai com-

plétement sans même m'informer de ce qu'il était devenu, ayant fourni d'avance à tous ses besoins. Je m'étais marié, j'avais une fille, et c'est la seule créature de ce monde que j'aie aimée, avec le petit-fils que je viens de perdre. En 91, j'envoyai chercher mon neveu, je le fis venir ici, je ne pus m'empêcher d'être frappé de sa bonne mine. Il me salua respectueusement et ne me laissa pas le temps de lui adresser la parole.

« Monsieur, me dit-il, il y a bien longtemps que je désire avoir l'honneur d'être conduit devant vous.

— Et pour quelle raison ?

— C'est vous sans doute qui disposez de mon sort, je ne suis plus un enfant et j'ai le droit de savoir ce que vous avez décidé de moi.

— Je vais vous l'apprendre.

— Qui suis-je, d'abord ?

— Vous vous appelez Maurice Robert, on vous l'a dit ; vous avez encore d'autres noms, je vous les apprendrai plus tard. Vous allez voyager, je vous donnerai l'argent nécessaire et un gouverneur pour vous conduire.

— Et mes parents ?

— Je vous touche de près. Vos autres parents n'existent plus.

— Je n'ai plus ni père ni mère ?

— Votre père est mort, votre mère vit encore, mais vous ne la verrez jamais.

— Je ne verrai jamais ma mère, monsieur !

— Jamais.

— Cela est impossible, monsieur, vous y réfléchirez.

— Cela ne se peut pas, vous dis-je ?

— Il faudra que cela se puisse, monsieur !

— Faites bien attention, Maurice ! votre mère et vous, vous êtes sous ma domination la plus absolue. Si vous me désobéissez une seule fois, je cesse de protéger votre mère, et elle tombera dans le dénûment le plus absolu, c'est à vous de choisir. »

Il me regarda un instant sans répondre.

« Cela est affreux, monsieur, me dit-il enfin ; je ne vous aimerai jamais, mais je vous obéirai. »

Il m'a tenu fidèlement sa parole. Il partit donc pour ses voyages. La révolution éclata, je lui ordonnai d'émigrer, il le fit. Seulement il me demanda s'il était gentilhomme et s'il avait le droit d'entrer dans les régiments nobles. Je lui répondis qu'il s'appelait James de Saint-Hilaire, baron de Saint-Clair, mais que je le priais de ne pas prendre ce nom.

« Il y a un mystère sur votre naissance, ajoutai-je, un mystère qui compromettrait votre mère ; soyez donc prudent et ne laissez soupçonner à personne, même les relations que nous avons ensemble. Si la nécessité vous forçait à parler de moi, je ne veux être pour vos amis que le comte de Dordan. »

Vous avez sans doute appris de lui-même ses

aventures à l'émigration, ses combats, ses succès ; je le faisais venir quelquefois à Stuttgard, où j'avais fixé mon séjour ; nous avions ensemble les correspondances les plus mystérieuses : on nous aurait pris pour des conspirateurs. Il rentra en France, il alla à Lyon avec son ami M. de Servoise ; vous connaissez son amour pour Mlle de Carvel. Il vint ici bien confiant et croyant avoir trouvé le bonheur. Il me raconta ses espérances et me demanda mon consentement. Le pauvre jeune homme, il n'en doutait pas.

« Et vous avez été assez cruel...

— Oui, ma sœur, j'ai refusé ; j'ai fait plus : j'ai exigé de lui le serment qu'il ne se marierait jamais, en lui disant que l'intérêt de sa mère le lui défendait. Il s'y soumit dès que je prononçai ce mot.

— C'est pour ma mère ! s'écria-t-il ; mon premier devoir est envers elle, et je ne sacrifierai que moi, puisque Amaranthe ne m'aime pas.

— Noble fils !

— Oui, ma sœur, il était cela. Jamais il n'eut l'apparence d'un tort, même envers moi qui le privais de tous les bonheurs de ce monde. Il s'était mis dans le commerce, et comme il avait une grande intelligence, il y réussit merveilleusement. »

M. de Toursigny s'arrêta de nouveau. Ce récit semblait le fatiguer beaucoup ; il eut une crise assez longue, pendant laquelle sa sœur, baignée de larmes,

lui prodiguait des soins que réprouvait son cœur.

« Vous est-il possible d'achever, monsieur? j'ai tant besoin d'entendre parler de lui, de me représenter les détails de sa longue agonie ; c'est la seule consolation qui me reste, ne me la refusez pas.

— Ne craignez rien, les forces me reviennent, je finirai ma tâche.

Mlle de Carvel lui fit alors l'aveu de son malheur. Ne pouvant être son mari, il lui dévoua sa vie et voulut être pour son enfant un ange protecteur. Il me confia sa résolution, je ne l'en détournai pas ; seulement je voulus rester le maître, et je lui fis jurer qu'il me consulterait sur tout. Il ne crut pas pouvoir faire mieux que de suivre à l'égard de Henri la même marche que j'avais suivie pour lui. Nous donnâmes à Henri le nom et l'extrait de naissance d'un pauvre enfant naturel comme lui, né à Olmutz, en Moravie, et qui y était mort quelques jours après. Sa mère, que je rencontrais souvent alors, me l'avait laissé entre les mains, et je ne craignais pas qu'elle vînt le réclamer : elle s'était fixée en Espagne, à la suite de l'émigration.

Maurice partit pour l'Inde. Je le laissai aller après lui avoir fait faire un testament en ma faveur, car la fortune que je lui avais remise me tentait singulièrement. Il me recommanda Henri. Je ne m'en occupais point, je n'avais dans le cœur autre chose que de l'indifférence pour ce jeune homme. Je ne dé-

terminai Maurice à ne pas lui donner sa fortune qu'en lui persuadant que vous exigiez cela de lui comme une justice, puisque la fortune venait de moi. Je lui montrai une fausse lettre de vous. Il obéit. Je le crus mort pendant ce voyage. Je ne me serais fait aucun scrupule d'abandonner Henri, il avait six mille francs d'assurés jusqu'à sa majorité, et quinze mille à vingt et un ans. Mlle de Carvel était rentrée dans quelques biens et les lui avait abandonnés. Il n'avait donc pas besoin de moi. Le retour de mon neveu changea la destinée du jeune homme : il le fit venir près de lui et ne voulut plus s'en séparer. Pendant leur séjour ici, j'eus le loisir d'apprécier ces deux natures d'exception. Je devinai la passion de Henri pour Mme de Blançay, mais je ne voulais pas non plus que cette fortune échappât à mon petit-fils, à peu près de son âge, et avec lequel je l'avais mis en relation. Votre fils était accoutumé envers moi à une telle soumission qu'il l'imposa de même à son pupille. Tous les deux me considéraient comme une sorte de mauvais génie, dominant leur existence, mais auquel ils ne pouvaient se soustraire. Maurice reprenait dans ces occasions solennelles le nom et le titre éphémère que je lui avais donnés et qu'il croyait être réels. Je lui avais dit que cela m'était indifférent.

— Achevez, monsieur !

— Depuis que je connaissais sa liaison d'amitié avec

vous, je lui enjoignais, ainsi qu'à Henri, mille fois plus de prudence à mon égard. Ils n'y manquèrent point, et vous ne vous êtes jamais doutée de rien. Lorsque je sus qu'il était plus malade, je le fis venir, je voulais qu'il mourût ici.

— Mon frère, mon frère, ne me parlez pas de sa mort avec ce ton d'indifférence, vous me brisez le cœur !

— Il est mort près de moi, ma sœur; il faut pourtant que je vous le dise, et vous ne l'ignorez pas : ses derniers moments furent dignes de sa vie ; je me sentis touché malgré moi ; il me priait de lui nommer au moins sa mère ; c'est le seul souvenir dont je n'ai pas à rougir : je lui dis que c'était vous. Il éprouva alors un moment de joie et il s'en alla au ciel en vous bénissant. »

La comtesse se prosterna en sanglotant. Son âme, accoutumée à la douleur, ne trouvait plus de forces pour cette nouvelle épreuve. Elle pria ; Dieu seul alors pouvait la comprendre.

« Relevez-vous, ma sœur, et écoutez la fin de ma confession. Peut-être pourrez-vous à votre tour consoler une âme affligée en lui parlant du ciel qu'elle a si longtemps outragé. Le jeune Henri vint ici d'après mes ordres. Pour rompre son mariage, j'employai l'art infernal qui m'avait déjà servi vis-à-vis de votre fils ; je lui accordais un jour une confiance que je lui retirais le lendemain. Après

trois mois de séjour ici, il ne savait presque rien de sa destinée. Je lui répétais sans cesse qu'il devait renoncer à cette union, que l'intention de ses parents, la mienne, avaient été qu'il restât garçon. Son oncle, ajoutais-je, après avoir essayé de me fléchir, avait fini par se rendre à mes raisons, et il lui avait en effet écrit dans ce sens. Du reste, il tenait sa fortune de moi, et je la lui retirerais s'il se montrait rebelle à mes désirs. Il me resista avec toute la fermeté que lui donnait son amour. Cependant il devenait de plus en plus triste; il comprenait à merveille qu'il ne pouvait se présenter dépouillé de tout, hostile à son seul protecteur, vis-à-vis de la famille de Blançay. Ma colère devait le laisser pauvre, sans nom, sans espérance; il craignait donc de s'y exposer et cherchait en vain à me rendre plus traitable. La donation de sa mère était faite sous le nom de Maurice, que je représentais comme son légataire universel.

Un jour de douleur, jour qui a tranché trois existences d'un seul coup, il partit pour la chasse avec mon petit-fils. Ils s'étaient fort échauffés, et trouvèrent une de ces grottes de pierre si nombreuses dans notre pays; ils eurent l'imprudence de s'y endormir : ils revinrent tous les deux frappés à mort. Je crus que j'en perdrais la tête. La veille, Henri désespérant d'obtenir mon consentement, et d'après le conseil de sa fiancée, m'avait déclaré qu'il allait

partir. Sa fortune me restait ainsi ; le but de ma vie était donc rempli, je réunissais sur la tête de mon petit-fils des biens immenses : il pouvait aspirer aux partis les plus riches, prétendre à toutes les positions, et cet objet de ma sollicitude allait m'être enlevé : le médecin ne me le cacha pas. Oh ! alors je maudis la Providence, je me déchaînai contre le ciel, comme si moi, qui avais passé ma vie à faire du mal aux autres, je ne devais pas m'attendre enfin à la justice du ciel ! Mon petit-fils mourut entre mes bras sans m'avoir reconnu, sans m'avoir dit adieu. J'avais abandonné Henri aux soins des domestiques; le pauvre orphelin n'eut pas un ami pour lui fermer sa paupière ! Depuis ce moment je ne suis pas sorti de mon lit. Ce dernier coup a abattu le vieil arbre, accoutumé à braver les orages. J'ai souffert et j'ai compris le remords. J'ai pensé à vous, ma sœur, et je ne sais quelle puissance m'a forcé à vous appeler, à vous révéler mes crimes. C'est mon ange gardien sans doute ! A présent que je vous ai tout dit, je suis plus tranquille ; le ver rongeur qui dévore ma conscience me laisse un peu de repos. Vous, pauvre mère, vous regretterez maintenant, non plus un fantôme, mais le fils que vous avez chéri sans le connaître. Vous m'avez pardonné, je vais chercher le pardon de Dieu. »

La comtesse, anéantie près de ce lit de douleur, ne savait quelle consolation donner à cet homme,

auteur de tous ses maux. Depuis qu'il avait cessé de parler de Maurice, elle ne l'écoutait plus. Une question tremblait sur ses lèvres, elle la lui adressa interdite et les yeux baissés :

« Et le prince... M. le comte de La Marche ? m'a-t-il donc si vite oubliée ?

— Non, il a tout mis en œuvre pour se rapprocher de vous, il vous a écrit une foule de lettres que j'ai interceptées. Enfin pour apporter un terme à ses persécutions, qui devaient nécessairement arriver jusqu'à vous si elles eussent continué, je priai Mme de Rohan de lui dire de votre part que vous renonciez à lui, que vous entriez dans la voie de la pénitence, et que vous le priiez de ne plus s'opposer à votre salut. Il réclama son enfant, je fis dire qu'il était mort et que la douleur de cette perte était cause de votre retraite. »

Mme de Narciac eut un instant de joie. Il est si affreux de se savoir oubliée ! Rien n'est plus désespérant que la certitude de n'occuper aucune place dans l'âme de celui qu'on aime. On veut à tout prix rester quelque chose dans sa mémoire ; on s'arrange ainsi une sorte de bonheur dans son chagrin même. Hélas ! toutes ces illusions s'envolent peu à peu, et on découvre bientôt qu'on n'est plus pour lui non-seulement un regret, mais même un simple souvenir.

Le comte se sentait plus faible de minute en

minute ; il demanda un prêtre. Mme de Narciac se prosterna dans un coin de la chambre pendant que son persécuteur essayait de se réconcilier avec le ciel en confessant les crimes qui avaient rempli sa vie. Elle trouva dans la religion assez de miséricorde pour le recommander à Dieu, pour lui pardonner entièrement et pour ne songer qu'aux liens du sang qui les unissaient.

« Ma mère ! répétait-elle, reprenez votre malédiction ; c'est mon frère, et j'ai expié pour nous deux. D'ailleurs, n'est-il pas assez puni !

— Ma sœur, dit-il quelques instants avant de mourir, vous allez vous trouver seule à la tête d'une immense fortune.

— Seule, mon frère ! Ce mot dit quelle sera ma vie. »

Le comte expira comme une lampe qui s'éteint. Dieu avait-il pardonné, comme avaient pardonné ses victimes ? Les jugements de Dieu sont impénétrables.

Il était onze heures du soir lorsqu'il mourut. La chanoinesse, en face de ce cadavre, dans cette chambre où son fils avait reçu le jour, se laissa aller aux pensées que cette circonstance devait éveiller en elle. De tous les êtres qui lui avaient été attachés par les liens du sang il ne restait plus personne. Sa maison tout entière se résumait en elle, pauvre vieille femme de soixante et dix ans. Elle était là dans

le château de ses pères, au milieu des tombes. Riche d'une richesse importune, puisqu'elle n'avait plus ni enfant ni famille. Elle se crut le jouet d'un songe.

Quelques mois après, elle rejoignit celui qu'elle avait pleuré toute sa vie et qui ne lui avait été rendu qu'en souvenir. Elle n'avait pas voulu quitter le lieu où s'étaient passées les grandes crises de son existence; et, respectant le secret de son frère, elle n'avait donné à personne, pas même à M^me^ de Blançay, l'explication du mystère qui avait préoccupé tant de monde. Elle écrivit quelques lignes amicales à la jeune femme et à son père en les priant de ne plus songer à la revoir. Son immense fortune s'écoula dans les mains des malheureux, peu à peu et de son vivant, pour ne pas réveiller l'attention du monde après sa mort.

Souvent, dans leurs causeries du coin du feu, M. de Blançay, la vicomtesse et Frédéric parlent encore de leurs amis qui ne sont plus. Ils ne savent toujours rien de leur histoire, ne se lassent pas de s'en informer, car le seul sentiment durable, c'est la curiosité. La jeune veuve, en effet, commence à retourner dans le monde, et l'on espère qu'elle se remariera.

Hélas! rien n'est éternel, et il faut bénir encore ici-bas ceux qui n'oublient que les morts.

FIN.

MAURICE

ROBERT

PAR

Mme LA COMTESSE DASH.

W. BROTHERHEAD'S LIBRARY,

9th St., 3d door above G St., near Patent Office, Washington, D. C.

205 S. Thirteenth St., Philadelphia.

BROTHERHEAD & CO.'S

NEW YORK LIBRARY,

129 EAST SEVENTEENTH STREET,

TERMS: . . . . Annual Subscribers, $5 00.

HALF-YEARLY, . . $3 00. QUARTERLY, . . $1 50.

This subscription entitles one person to two *different* books at one time, one new and one old, whether in one volume or three.

DAILY SUBSCRIBERS.

For loan of Books per day, per vol., 5 cents.

Daily subscribers will be required in all cases to leave a deposit equal in value to the Book.

The *new Books* will not be allowed to *any* subscriber for a longer period than six days; or if detained beyond that time, an additional charge of 3 cents per day; other books fourteen days, or if detained beyond that time 3 cents per day.

All books are considered *old six months after* publication.

Books damaged seriously will be charged.

PUBLICATIONS

De la Société Belge de Librairie.

BASH (la comtesse). La marquise de Parabère. 2 v. in-18.
— Les bals masqués. 2 vol. in-18.
— Le jeu de la reine. 2 vol. in-18.
— Mme Louise de France. 1 vol. in-18.
— L'écran. 1 vol. in-18.
— Madame de la Sablière. 1 vol. in-18.
— La chaîne d'or. 1 vol. in-18.
BALZAC. Un ménage de garçon en Province. 1 v. in-18.
KARR (Alph.). Feu Bressier. 1 vol. in-18.
CAPPELLE (Marie, veuve Lafarge). Mémoires. 3e et 4e vol. in-18.
SOULIÉ (F.). Le Château des Pyrénées. 3 vol. in-18.
— Huit jours au Château. 2 vol. in-18.
ROLLE. Jérôme Paturot. 3 vol. in-18.
SANDEAU (J.). Madame de Vandeuil. 1 vol. in-18.
DUMAS. Lorenzino, drame. 1 vol. in-18.
— Le Corricolo. 2 vol. in-18.
— Le speronare. 3 vol. in-18.
— Jehanne la Pucelle. 1 vol. in-18.
— Crimes célèbres. Tome 8, in-18.
— La chasse au chastre. 1 vol. in-18.
— Nouvelles impressions de voyage. 2 vol. in-18.
— Praxède ; suivi de don Martinn de Freytas, et de Pierre le Cruel. 1 vol. in-18.
— Acté. 2 vol. in-18.
— La comtesse de Salisbury. 2 vol. petit in-18.
— Maître Adam le Calabrais. 1 vol. in-18.
— Godefroid de Harcourt. 2 vol. in-18.
— Histoire de Napoléon. 1 vol. in-18.
— Le capitaine Pamphile. 2 vol. in-18.
— Vie et aventures de John Davys. 2 vol. in-18.

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 318 8